Recueil des textes de l'atelier d'écriture Saint-Jacut-de-la-Mer du 4 mai au 8 mai 2015

Abbaye de Saint-Jacut-de-la-Mer (Côtes-d'Armor)

Participants à l'atelier

Danièle Tournié (conception/animation)	*Marie-Louise Borel « Marilou »*
A.	*Martine Souris*
Anne-Marie Ribaillier	*Michel Dherbomez*
Brigitte Alésinas	*Nathalie*
Claudine Fournier	*Patricia Loulergue « Pat de Lou »*
Emma Larocat	*Véronique Aubertin*
Jacques Lemaire	*Véronique Clément*

Le mot de Danièle

Ecrire à Saint-Jacut, quelle aubaine !

Des propositions étaient là pour aider à se lancer, comme des pistes possibles à emprunter, à quitter.

Nous avons composé des acrostiches…

Et réalisé des tautogrammes comme « Didon [qui] dîna d'un dodu dindon ».

Pour échauffer nos doigts et nos crayons nous avons utilisé un incipit : « J'ai une idée : on pourrait… » et casé des mots imposés dans un texte improvisé…

Des bouteilles ont été jetées à la mer, certaines ont été retrouvées et ont eu une réponse !

Nous avons écrit à la manière de… A. Baricco dans le passage du roman « Océan mer ».*

Et puis comme nous avons marché vers une île, des histoires ont surgi, d'îles, de personnages seuls au milieu de l'eau, inspirés en cela par le texte de Gilles Deleuze "Cause et raisons des îles désertes" et les poèmes de Blaise Cendrars*.*

Chacun sa rose des vents ! Chacun son point de vue, ses souvenirs, ou rêves… sud nord est ouest…

Nous avons lu quelques « Notes de chevet » de Shei Shônagun, et à notre façon noté « des choses qui… » et bien sûr terminé avec des haïkus*.*

Danièle Tournié

* *Textes et documents rassemblés à la fin de ce recueil*

SOMMAIRE

En route vers la mer p. 4-8

Acrostiches p. 9-10

ACROS
TICHES

Logo-rallye sur l'incipit : J'ai une idée, on pourrait… p. 11-16

Visite de Saint-Jacut « à la manière de » Alessandro Baricco p. 17-26

Bouteille à la mer p. 27-29

Tautogrammes p. 30

Imaginer une île p. 31-35

Une histoire sur une île p. 36-40

Dans la peau d'un champion p. 41-43

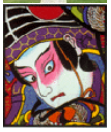
Rio2016

La rose des vents p. 44-51

Choses qui … p. 52-56

Eloges p. 57-59

Haïkus p. 60-61



On en parle dans la presse p. 62

Dernières images de Saint-Jacut p. 63

Annexes p. 64-78

En route vers la mer

Proposition

Voici une proposition d'écriture pour votre voyage, vous partez pour Saint-Jacut-de-la-Mer, vous avancez vers le bord de la terre. Si elle n'est pas loin, elle, la mer, il vous faudra un peu de temps pour l'approcher. Je vous suggère de profiter de ce temps de voyage pour écrire.

Il s'agit de partir de ce que vous vous souvenez de la mer. Allez chercher dans votre mémoire les simples images de mer. Prenez l'image fixe, dans une phrase (de la longueur que vous voudrez) qui va tenter d'être au plus près du surgissement de la mémoire. Tentez de capter les lumières, un détail…
Ecrivez-en plusieurs (on dira 5).

Laissez venir les mots, laissez-les prendre place sur votre papier, laissez-les raconter, inventer des mondes…

Ecrivez, vous lirez la suite de la proposition ensuite !

Êtes-vous sûr d'avoir écrit ?

Alors, dans un deuxième temps, reprenez une ou plusieurs de ces « images fixes avec mer », et élargissez peu à peu le paysage, où toujours immobile, vous vous inscrivez. C'est dans ce deuxième temps que le narrateur apparait, regarde et peut-être fait un mouvement, ressent, explique…

Danièle

Images de la mer

Le vieil homme et la mer
« La mer qu'on voit danser le long des golfes clairs a des reflets d'argent » (Trenet)
La mer démontée
L'écume de la mer
Une bouteille à la mer
L'étoile de mer

La bouteille à la mer

Depuis la plage, le vieil homme contemple la mer. Depuis tant d'années qu'il la pratique il la connaît dans tous ses états : tantôt dansant le long des golfes clairs, tantôt démontée, tantôt d'huile, tantôt houleuse.

Aujourd'hui, assis devant un chevalet, la casquette de marin vissée sur le crâne et une pipe au coin de la bouche, il dépose sur la toile son écume aux reflets d'argent. Aux passants qui s'arrêtent, il égrène ses souvenirs de vieux loup de mer. Baroudeur infatigable, il raconte qu'il a navigué sur tous les océans, frayé avec tous les marins du monde, séduit au moins une fille dans chaque port et goûté tous les plaisirs de la vie.

Breton d'origine, il se souvient pour s'amuser d'avoir lancé près des côtes d'Émeraude une bouteille à la mer. Il avait 18 ans, l'âge où l'on ne craint pas de convoquer le hasard, la chance, l'aventure et l'amour.

Sur un vieux parchemin, déniché dans le grenier de ses grands-parents, il avait écrit :

« Aujourd'hui, je lance un défi à l'avenir : je serai marin ou rien ! Je sillonnerai les mers du globe, j'embarquerai sur mon propre bateau, j'accosterai à de multiples rivages et finirai mes jours, en Bretagne, aux côtés de ma femme.
En ce jour, j'en fais le serment et je prends la mer à témoin.
Gaspard Le Guen, St Jacut de la mer, France, 15 mai 1938. »

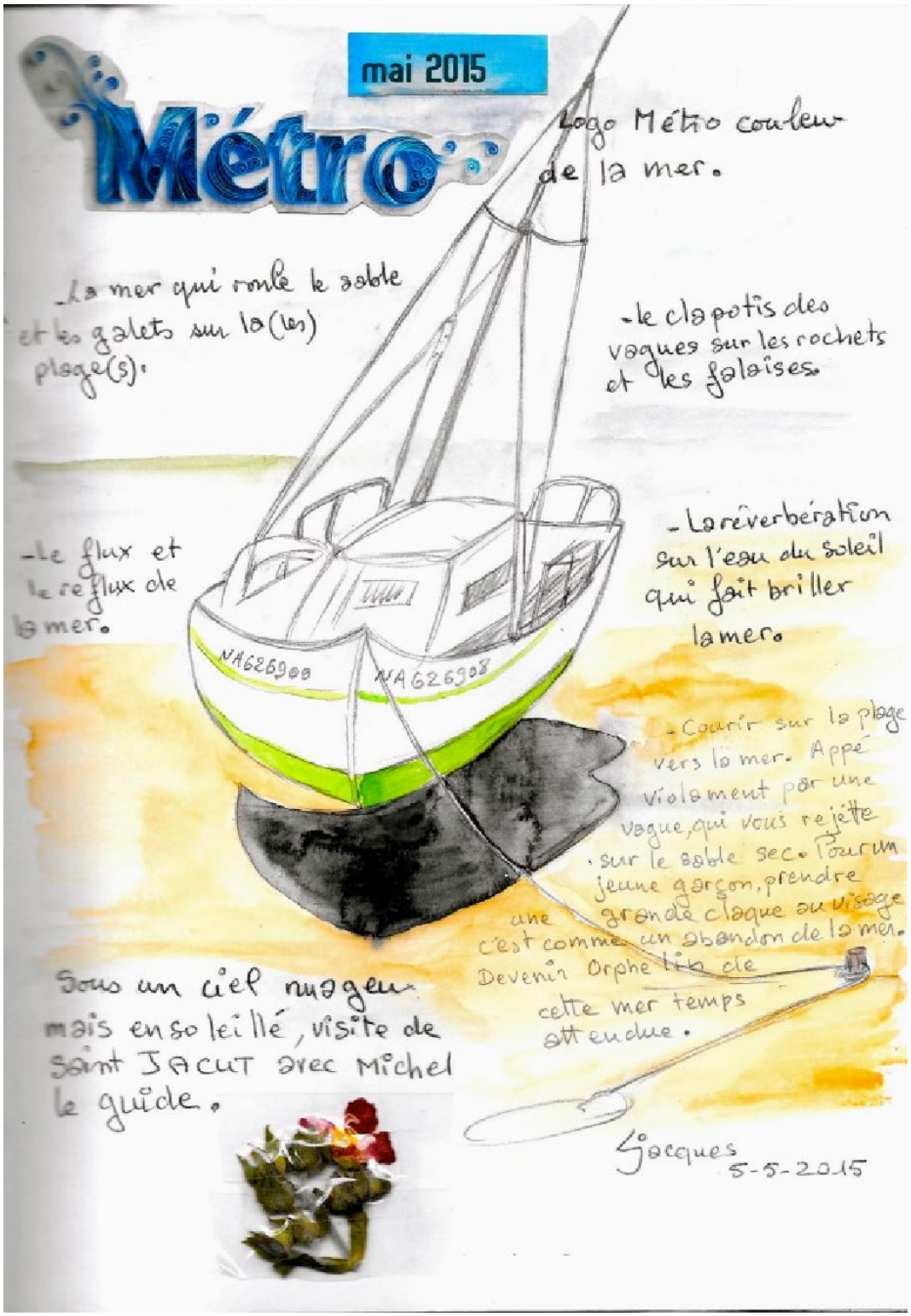
Depuis que, trop âgé pour naviguer, Gaspard a abandonné son bateau, il tient avec son épouse un bar à marins, « l'Étoile de mer », tout près d'ici. Il vient chaque jour sur cette plage. S'il lit encore sur chaque vaguelette un passé vivace, il n'écrit plus de projets sur la ligne d'horizon et se contente de tracer sur la toile les contours d'un présent serein. Aujourd'hui, Il est couleur d'or, de sable et d'argent avec des moirages gris-bleu-émeraude. La côte, floue sous les traits du pinceau, ourle un paysage qui, dans un raccourci saisissant, marie le ciel et la terre, le soleil, les nuages et la mer.

La marée commence à descendre, les riverains, par petits groupes, vont envahir la plage. En K-way de couleurs vives, munis de pelles et de seaux, ils empliront bientôt ceux-ci de coques, moules, bigorneaux, huîtres, crabes et autres cadeaux de la mer. Acharnés, rieurs, ils ne tiendront pas compte de la criaillerie des mouettes, ne se plaindront pas de la forte senteur de vase, ni du fumet iodé des algues accrochées aux rochers dénudés. La mer se retirera loin, très loin. La plage deviendra une vaste étendue grise, avec des reflets d'argent, non plus ceux de l'écume, mais ceux du sable flatté par les caresses du soleil.

Au loin, un bateau disparaît, pendant qu'à l'horizon, un autre apparaît. Gaspard ramasse sa palette, ses pinceaux, sa toile, son chevalet. Il est comblé. Il a réalisé ses rêves, il peut passer de l'autre côté de l'horizon. Il ne se demande même pas ce qui est arrivé à sa bouteille. C'était il y a si longtemps.

Véronique A.

A vos crayons !



La mer de Jacques

J'avais 12 ans

J'avais 12 ans lorsque je vis la mer pour la première fois. C'étaient aussi mes premières vacances, chez ma marraine, en Normandie. Un jour ensoleillé, elle me proposa d'aller visiter les plages du débarquement puis d'aller nous baigner. Gauche et intimidée, je lui dis que … je n'avais pas de maillot de bain. Pas grave me dit-elle, je t'en prêterai un.

C'était un maillot rose ou peut-être couleur saumon, je ne sais plus. En laine, tricoté au point de mousse je le regardai comme une chose étrange, incongrue pour moi ; je n'avais jamais vu pareil vêtement. Comment fallait-il l'enfiler ?

La mer, ou plutôt l'océan en cet endroit, me parut… immense. Ce devait être marée basse. Du sable à perte de vue et des vagues qui effrayèrent la gamine que j'étais. Accoutrée du maillot trop grand pour moi, j'entrai dans l'eau. Sa fraicheur me surprit. Je ne sais plus comment se passa la journée mais ce qui me reste à la mémoire c'est ma sortie de l'eau : le maillot, gorgé d'eau, descendit jusqu'à mes genoux et je me sentis… toute nue ! Le décolleté me descendit jusqu'au nombril révélant ma poitrine naissante. Je tentai de remonter le haut, de presser le bas pour enlever l'eau : bataille perdue, le maudit maillot pesait une tonne ! Ne sachant trop quelle posture adopter, je me revois embarrassée et presque honteuse, les bras croisés sur ma poitrine essayant de préserver un minimum de pudeur. Que j'ai dû paraitre gourde !

Je ne sais plus si j'ai aimé ou non ce premier bain de mer, ce que je sais c'est que j'ai depuis acheté plusieurs maillots de bain, mais aucun en rose !

Marilou

La Mer

Des plages à l'infini…

De vastes plages de sable qui s'étendent au-delà de l'horizon…

Des grains de sable qui s'envolent, virevoltent, certains se posent hors des contrées…

Une mer qui gronde au-delà, ses longs bras couverts d'écume qui vont tout effacer…

Sur ces plages, j'y ai écrit mon histoire, chaque grain représentant un pas de mon existence…

Une fois le fracas de Mer Ecume, qu'en restera-t-il ?...

Et toi, petit grain de poussière, toi qui as pu t'en échapper, pourras-tu reprendre le fil de mon histoire ?...

Pat de Lou

Tout à coup la mer...

Je devais avoir 13 ans. Le car qui nous transportait s'arrêta à côté de petites dunes de sable. Très excités car la plupart d'entre nous n'avions jamais vu la mer, nous nous précipitâmes sur le petit sentier.

Une odeur inconnue m'envahit et au fur et à mesure que nous avancions une sorte de grondement, de mugissement se faisait entendre. Tout à coup au bout du chemin, une immense étendue non pas d'un bleu intense comme je l'imaginais mais d'un vert presque gris, avec de grosses vagues se fracassant sur les rochers et de la mousse tout autour.

J'approchai, j'étais là, figée, muette face à cette masse agitée, je regardais, je humais, me laissant asperger par les éclaboussures de vagues, découvrant ce petit goût de sel déposé sur la peau. Malgré la présence proche de mes camarades, je me sentais seule au monde face à la puissance de tous ces éléments.

Je me souviens que ce sont les piailleries des mouettes qui m'arrachèrent à ma contemplation. Je tournai enfin la tête et réalisai qu'à proximité une petite crique abritée du vent fourmillait de châteaux de sable, de ballons multicolores, de parasols rouges, de maillots à fleurs, de peaux rougies par le soleil...

C'était donc aussi cela la mer...

Anne-Marie

Plage les Haas de Saint-Jacut

ACROSTICHES

Avec un élément qui rappelle le chemin

Ile
Lointaine
Et si proche à la fois.
Ile inerte
Laissée à l'abandon
Et si vivante à la fois.
Ile
Là pour rien
Et tout à la fois.

Brigitte

Marcher
Accueillir
Réconforter
Idéaliser
Et sus eia

Marie

Me voici devant vous
A vous dire combien
Rime chemin avec entrain
Il est loin le jour où
Libre enfin de faire
Ou de décider de dire
Ultreia ! et sus eia

Marilou

Martine
Arpente le trottoir
Roule un joint
Tire sur les flics
Incendie l'école
Noie son chat
Étrangle son client.

Martine

Marche entre deux îles
Attend que le grain passe
Rit aux éclats
Traine des pieds dans le sable
Invente des histoires
Noircit du papier
Et y en a marre des Martine !

Martine

ACROSTICHES

Vous
Etes
Rennais
Ou
Nantais ?
Il me faut savoir
Qui vous êtes.
Un
Electron libre sur le Chemin, peut-être ?

Véronique A.

Petits pieds
Au départ
Traversant des contrées
Rêvant parfois sans repères
Imaginant le
Chemin comme une
Ile parfumée par les vents d'
Alizé

Patricia

Naturel, le chemin appelle à un retour à l'essentiel.
Attentive à la lumière, aux parfums, aux chants d'oiseaux… Le chemin nous relie à la
Terre. Les hauts lieux spirituels traversés, comme autant d'accès à l'
Herméneutique, au retour à l'origine de toutes choses.
Appelé Yahvé, Dieu, Allah pour les croyants, son souffle nous conduit à cheminer vers
Lui, véritable chemin dévoilant son secret
Intérieur, inspiration aujourd'hui pour
Ecrire, mais aussi écouter ensemble, enchantés et émerveillés.

Nathalie

Logo-rallye

Incipit : « J'ai une idée, on pourrait… »

Mots à inclure :

Dune
Méduse
Etoile de mer
Algue bleue
Albatros
Pirate des Caraïbes
Galet
Alizé
Naufragé
Cabane de plage
La mer, c'est dégueulasse !
Phare

J'ai une idée, on pourrait… pister l'inutile. Cueillir des trèfles à deux feuilles, monter sur une dune qui s'écroule sous nos pieds, avancer en reculant, vivre entre trois eaux, flotter près d'une méduse translucide pour chatouiller ses tentacules, caresser l'improbable algue bleue qui ne se montre qu'aux aurores pour séduire l'albatros, construire une forteresse de sable pour tromper les pirates des Caraïbes venus d'une banlieue minière avec leurs casques sur la tête, peindre et mouler des œufs durs en forme de galet, souffler en l'air pour dévier les alizés de leur route éternelle, dresser nos cheveux sur notre crâne en pensant à un naufrage sous la pleine lune, rire jaune enfermé dans une cabane de plage s'enlisant dans le marais, avoir le moral sous zéro en longeant la mer dégueulasse, gluante, épaisse, nauséabonde et prendre la poudre d'escampette sous le rayon blanc du phare.

Véronique C.

J'ai une idée, on pourrait… dénoyauter les cerises; mémé pourrait s'y casser les dents!
- tu as raison, as-tu sous la main ce petit truc qui permet d'extraire le noyau?
- non, mais nous pourrions aller en acheter un chez **Dune**, le quincailler de la grand rue de St Jacut.
- on prendra aussi un loup, tu sais ce grand balai rond qui sert à décrocher les étoiles d'araignée.*
- tu veux dire **les étoiles de mer**?
- oui, aussi, ça enlève peut être aussi les **algues bleues**?
- celles qui donnent la scarlatine?
- non, les vertes, celles qui gobent les **albatros**, les poissons et les pieds des pêcheurs.
- tu me prends vraiment pour un imbécile, tu veux me faire prendre les petits oiseaux pour des **pirates de Caraïbes**!
- et les galets, on peut les enlever avec ton loup?
- oui mais c'est plus difficile parce que les **alizé**s soufflent fort à cette époque, et la mer emporte tout sur son passage : les **cabanes de plage**, les chats, les paniers à pain et parfois même les cerisiers.
- **La mer, c'est dégueulasse**!
- Oui, elle n'a pitié de rien ni de personne. Mémé n'aura plus de cerises.
- alors plus besoin de truc pour les dénoyauter, allons-nous promener autour du **phare**.

* dixit une amie américaine.

Martine

J'ai une idée, on pourrait… utiliser Joker, de la même manière qu'il est utilisé dans une partie de cartes, pour contourner la dune et rejoindre la plage près de St Jacut de la Mer, en évitant de marcher sur les méduses qui maculent le sable.

Je préfère les étoiles de mer qui sont moins gluantes que les méduses.

Arrivé sur la plage dont la mer s'est retirée on trouve des algues bleues et dans le ciel les albatros nous survolent en poussant leurs cris aigus. Pour un peu je me prendrais bien pour un Pirate des Caraïbes, descendant de son bateau, sur cette plage de galets, à la recherche d'un trésor sur une île déserte, dont la chaloupe a été portée par les alizés.

Mais je pense plutôt que, vu mes dons de marin, cela se transforme plus en naufrage qu'en une croisière de plaisir. Je me retrouve dans ma cabane de plage en pensant à ces trésors engloutis, la mer c'est dégueulasse !

A la lecture de ce texte je vais piquer un phare. Mais comme nous sommes en Bretagne, j'en mangerai peut être un dans ces jours d'écriture.

Jacques

J'ai une idée, on pourrait… se souvenir de nos premières vacances. Il trouva l'idée géniale et se mit à raconter : il n'avait jamais vu la mer avant l'été de ses 15 ans. Son parrain lui avait proposé – c'était bien la première fois – d'aller voir la dune du Pila. Il avait un cabanon à Arcachon et il lui offrait 15 jours de vacances avec lui, pour, disait-il, découvrir l'océan où il n'y avait pas de méduses, mais beaucoup de coquillages et d'étoiles de mer. Lui qui venait de la campagne ne connaissait pas tous ces mots… algues bleues avait-il entendu ? Lui pensait qu'elles étaient toutes vertes ! Il avait rêvé de voir les grands albatros déployer leurs ailes immenses, il l'avait lu dans un livre. Y aurait-il des oiseaux au bord de l'océan ? Des pirates des caraïbes ? Ça aussi il l'avait lu. Il se souvient des longues marches sur les galets de la plage, le visage caressé par les alizés venant du sud ; il imaginait les bateaux naufragés en mer les jours de grande tempête alors qu'il regagnait la petite cabane de plage en se disant : la mer c'est dégueulasse quand elle tue les marins qui s'échinent à la pêche alors qu'ils n'ont pas pu trouver le phare salvateur ! Tous ces souvenirs sont revenus en quelques mots : comme c'était bon l'insouciance des 15 ans

Marilou

J'ai une idée : on pourrait… poursuivre l'apéritif ! Qu'en pensez-vous ? Ça débriderait notre imagination ou bien… ça nous endormirait. C'est selon…

Je me souviens, il y a longtemps, d'avoir pris un apéritif au « bar de l'Écume » à Dinard face à l'ancienne **dune** composée de coquilles d'huîtres broyées. Elle **médusait** les anciens. Certains venaient y prélever de l'engrais pour leurs poules. Une de ces poules, prénommée « Illico », avait même gagné le concours agricole en 1930.

Son propriétaire, fort avisé et commerçant hors pair, boosté par ce succès, avait développé une race de gallinacés qu'il avait appelée « **Algues bleues** » ; ne me demandez pas quel rapport il y a entre des gallinacés et des algues, je ne l'ai jamais trouvé. Peut-être à cause des poules d'eau ? Il y en a dans les marais au bord de la Rance.

La seule chose dont j'étais sûre, c'est qu'Illico n'était pas un **albatros**. Elle n'avait jamais navigué, jamais plongé d'un mât dans une **mer poissonneuse**, n'avait jamais côtoyé de **pirates des Caraïbes**. Elle avait ouï dire que ceux-ci attaquaient les oiseaux à coups de **galets** et, prudente, n'avait pas voulu tenter l'aventure. Heureusement, les **alizés**, violents dans ce coin du globe, leur faisaient souvent manquer leur cible. Les majestueux albatros, vexés d'être pourchassés, lançaient des imprécations aux pirates : un **naufrage**, c'est tout ce que vous méritez ! Un naufrage, et dans une **mer dégueulasse** encore ! Là, nulle **cabane de plage** ne vous abritera, nulle **vahiné** ne vous passera un collier de fleurs au cou et nulle beauté ne vous fera jamais piquer un **fard** !

Véronique A.

J'ai une idée : on pourrait aller chercher des coquillages à marée basse et se préparer un beau plateau de fruits de mer.
Assis au pied de la **Dune** du Pyla, contempler le soleil couchant.
Mais attention au bain de minuit car lors de la marée montante, les bancs **de méduses** sont annoncés comme étant de retour, ce qui a fait fuir nos belles **étoiles de mer** qui se faufilaient entre les **algues bleues**.
Au-dessus de nos têtes, l'**Albatros** tourne en veillant à ce que nous pourrions laisser de côté.
Oh, mais que voyons-nous venir au loin ? Un bateau ? Un bruit de rames ? Des cris ? Serait-ce des **pirates des Caraïbes** ?
Préparons un amas de **galets** pour nous défendre. Vite, dépêchons !
Ah ! Le vent tourne et les **alizés** les font dévier de leur route, les emmenant loin de notre petite plage paradisiaque.
Point de **naufrage** en vue, le calme retrouvé, la plénitude.
Préparons notre **cabane de plage** avec tout le bois flotté présent sur le sable.
Une nuit tranquille s'annonce, le ciel parsemé d'étoiles.
De mauvaises langues disent que **la mer est dégueulasse**, mais il n'en est rien. Le **phare** l'éclaire et son faisceau en prouve le contraire.
Elle est là, belle et majestueuse, une robe d'écume l'habillant de tout son long.

Pat de Lou

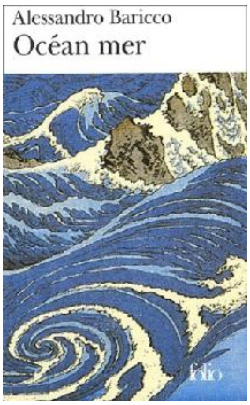
J'ai une idée : on pourrait aller se baigner ! La mer est si près ! Le temps est si beau ! Nous irons nous sécher dans les dunes au soleil. N'ayons pas peur des méduses, des requins, des monstres marins, ni même des étoiles de mer ou des algues bleues. Nous observerons l'albatros volant haut dans le ciel bleu ! Nous échapperons aux pirates des Caraïbes ! Courons maintenant sur les galets ! Vois ces bateaux poussés par l'alizé, insouciants des naufrages ! S'il se met à pleuvoir, nous irons nous réfugier dans une cabane de plage. « La mer, c'est dégueulasse » disent ceux qui ne la connaissent pas et n'ont même jamais vu un phare. Allons nous baigner ! La mer, aucun de ceux qui l'aiment ne s'en lasse.

Michel

J'ai une idée : on pourrait … partir à la mer, se balader sur la côte, à 2h à peine de Paris en train … dépaysement total… l'aubaine ! De quoi s'aérer la tête, en respirant l'air marin !
Sur la côte, les mouettes appellent au large. Les **dunes** de sable, immuables, signent de grands espaces balayés par le vol des **mouettes**, qui, **médusées**, crient au vent. Alors que, du fond marin, les **étoiles de mer**, silencieuses, rappellent la constellation étoilée à la tombée de la nuit. Les **algues bleues** quant à elles, évoquent la profondeur du firmament tel un écho, mer, ciel et terre, dans une harmonie parfaite où chacun est à sa place.
L'**albatros** qui au sol paraît handicapé par la longueur de mes membres, se déploie avec majesté dans les airs.
Au large, se présentent aussi, tels **des pirates**, des bateaux venus **des Caraïbes**, où les plages de sable fin et les **alizés** laisseront la place pour découvrir, en route, d'autres plages, de **galets** cette fois, avec des vents glaciaux. Parfois, les bateaux poursuivent leur périple en passant par la banquise. Certains y font **naufrage** par collision avec des blocs de glace, à peine visibles à la surface.
Les **naufragés** survivants auront peut-être la chance de dériver jusqu'à **une plage,** où **une cabane** de pêcheur servira d'abri aux échoués, parmi les objets et autres détritus qui, eux aussi, tels des **naufragés** viennent s'échouer et polluer les plages bucoliques. Quel gâchis ! « **La mer c'est dégueulasse !** ».
Décidemment, la nature n'offre nul **phare** auquel se raccrocher ! Sombres perspectives !

Nathalie

Visite de Saint-Jacut « à la manière de » Alessandro Baricco



« Le bord de mer, c'est ni la terre, ni la mer, c'est un endroit qui n'existe pas »

Alessandro Baricco naît à Turin en 1958. Il étudie la philosophie et la musique. Il sera tour-à-tour rédacteur en chef dans une agence de publicité, journaliste, puis critique pour des magazines italiens. Il anime par la suite des émissions télévisées sur l'art lyrique et la littérature, et réussit à rendre la culture abordable auprès d'un public populaire. Il collabore également à la rédaction du journal La Repubblica.

(suite en annexe)

Léon et Barnabé

La première chose c'est le phare de Saint-Jacut, on le voit de loin comme tous les phares, mais à marée basse, on peut distinguer derrière le gros rocher, une petite mare où vit à demeure Léon le homard. Il partage son petit studio avec Barnabé le congre. Ils s'entraident et se protègent tous les deux.

C'est bientôt les grandes marées et c'est chaque année la même angoisse : les pêcheurs à pied arrivent en masse, ils piétinent le littoral et traquent chaque rocher, chaque petite mare, armés de seaux, de filets et de nasses. C'est la guerre : ils ont des couteaux mais nous nous avons des pinces et nous sommes prêts à mordre !

La deuxième chose c'est le calme après la tempête.

Oui, Léon et Barnabé après avoir lutté contre les assaillants : ces pêcheurs du dimanche qui repartent vers les terres avec leurs outils, martelant le sol de leurs pieds lourds de vase et de sable mouillé, ferment les yeux à demi, épuisés par ces longues heures de guet et de combat. Léon et Barnabé s'endorment l'un contre l'autre, leurs corps oscillant dans la marée montante, ils se détendent, puis le silence, enfin.

Les antennes de Léon glissent dans l'onde du soir et l'œil du gros congre scrute les alentours à la manière d'un soldat exténué.

La première chose c'est le phare de Saint-Jacut comme une promesse d'avenir pour toutes ces petites virgules qui vivent sous l'eau dans le silence et l'oubli. L'odeur de peur s'évanouit peu à peu dans l'obscurité, chacun reprend sa place, sous l'eau : sous un rocher, derrière un coquillage, enfin libérés par la marée haute qui recouvre la plage d'une protection réconfortante, vivante.

Oui, c'est vrai : la deuxième chose c'est le calme après la tempête, le repos après la lutte comme si rien ne s'obtenait par hasard.

A.

Souvenir de Saint-Jacut

D'abord ce fut ce nom : St Jacut, un religieux de l'an 480 issu d'une bonne famille qui créa ce site devenu une abbatiale rayonnante en pays d'Armorique.

D'abord ce fut ce nom : St Jacut puis immédiatement une odeur : la glycine qui vous saisit d'entrée. Avec elle ce sont ces fleurs nombreuses et variées, odorantes ; ces arbres qui s'ouvrent au printemps avec leurs feuilles naissantes, prémices aux ombres estivales bienvenues.

D'abord ce fut ce nom : St Jacut, puis immédiatement une odeur et aussi ce coq, perché sur le monument aux morts à l'entrée du cimetière. L'allure fière, la tête relevée et la crête haute, le bec ouvert pour un cocorico lancé à pleins poumons, une patte fièrement posée sur le casque à pointe, les ergots dressés pour une ultime vengeance. C'est la victoire durement gagnée après des pleurs et des peines que le village veut honorer.

D'abord, ce fut ce nom : St Jacut, puis immédiatement une odeur et aussi ce coq, puis la mer : infinie, changeante, tantôt émeraude tantôt perle d'argent, elle nous surprend à chaque instant. Jamais pareille, ni au même endroit. Elle envahit la baie et bientôt la quitte avec ce lent et continuel mouvement de va-et-vient que l'on nomme marée. Calme, ou bien ourlée de vagues aux rebords mousseux et blancs, ou enragée avec une houle furieuse, elle poursuit inlassablement son mouvement perpétuel de sac et de ressac.

D'abord, ce fut ce nom : St Jacut, puis immédiatement une odeur et aussi ce coq, puis la mer et le vent son complice de chaque moment. Tantôt fort et tournoyant pour exciter les vagues et tourmenter les arbres et les hautes herbes, tantôt doux et chaud au creux d'une sente pentue conduisant à la plage de sable blond. Le vent et la mer restent étroitement et indéfiniment liés en un ballet tragique ou joyeux, continuellement répété pour un public qui ne cesserait de réclamer des « bis » afin de se délecter du bruit des tourmentes ou jouir du doux frémissement des brises du soir.

D'abord, ce fut ce nom : St Jacut, puis immédiatement une odeur et aussi ce coq, puis la mer et le vent et cette photo : le sentier à mes pieds, deux arbres penchés l'un vers la droite l'autre vers la gauche comme pour faire un cadre. Plus bas la plage dégagée par la marée descendante. Encore un peu plus loin, le petit port avec ses bateaux à l'attache et l'étendue infinie de l'eau seulement limitée par l'autre côté de la baie, une colline coiffée d'un village que l'on devine tout de granit avec son église et son clocher pointu pour horizon…

La photo a été prise : elle peut s'appeler « Souvenir de St Jacut ».

Marilou

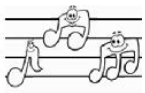
Six choses sur Saint-Jacut… en attendant la septième

La première chose, c'est le sourire de Michel, notre guide breton. Nous le suivons de près, le regard fixé sur son dos. L'aventure est périlleuse, nous ne connaissons pas le chemin. Il nous invite dans son village.

La deuxième chose, c'est le cimetière. Le gravier grignote le gazon au fur et à mesure des enterrements. Déjà 6 carrés de graviers et de tombes, il ne reste plus que 4 carrés de gazon. A l'école de St Jacut la maîtresse a posé un problème au tableau pour les enfants de CM2 : S'il y a 800 habitants dans le village, qu'ils meurent à la vitesse de 20 par an, que le carré de l'hypoténuse est de 25 mètres, que chaque carré contient 20 tombes, en quelle année faudra-il agrandir le cimetière nouveau et de combien?

La troisième, c'est Onésime, la femme d'Hinguetenus. Elle travaille sans respirer de l'aube au crépuscule et vend des poissons rue des Haas. Son mari, pendant ce temps, se shoote à l'air iodé en pêchant le requin avant de visiter les 6 bistrots du coin.

Les maris sont insupportables…



La quatrième, c'est le chemin de la digue aux moines.
La digue, la digue…

Comme dans une chanson paillarde où des moines en aube blanche courent le guilledou sur le chemin de la digue, en relevant leur robe pour ne pas se crotter?

La cinquième, c'est la grande maison qui regarde la mer et qui s'appelle " le tremble d'argent".
Mais la grande maison est fermée, les fenêtres sont closes et ne reflètent pas les jolies feuilles fragiles qui miroitent au soleil.

La sixième c'est la céanothe bleue, le ciste, le fenouil, l'oranger du Mexique, et le buisson de chèvrefeuille. Les fleurs ont mis leur habit du dimanche.

Il n'y a pas de septième pour l'instant.

Martine

Voyage initiatique

Je suis une chenille processionnaire. Depuis des millénaires, au printemps, notre espèce descend des pins pour se rendre, en file chenille, à l'endroit ensoleillé où chacune choisira sa place pour tisser son cocon.

Aujourd'hui, je me sens l'humeur aventureuse, cascadeuse, et libre penseuse, j'en ai assez de n'avoir pour horizon que le cul de ma voisine de devant, alors : à moi Saint-Jacut !

La première chose, c'est mon nom : Onésime. Celui d'une femme qui a fait partie de l'histoire du pays, avec d'autres femmes – une plaque près de mon lieu de naissance les commémore. Elle habitait près du Grenier à sel, là-bas, derrière le vieux port. Les vieux Jaguens* se rappellent le bruit de la charrette qu'elle tirait chaque matin pour aller vendre son poisson au marché. C'est Michel, le guide d'un groupe de touristes auquel je vais me joindre, qui me l'a inspiré.
* Jaguens : habitants de St-Jacut

Le temps, par courtoisie, d'enfiler des roulettes et de m'équiper d'un turbo, je suis prête à résister aux trois heures de balade qu'il propose. Je ne vais quand même pas quitter un train de chenilles pour imposer le mien aux autres...

La première chose, c'est mon nom : Onésime.

La deuxième chose, ce sont les pancartes d'interdictions :
« Attention chenilles processionnaires, ne pas s'en approcher. »
« Respectez les propriétés privées, ne quittez pas le chemin balisé. »
« Sauf riverains et services publics. »
« Ne pas stationner devant les barrières automatiques » etc. etc.
Elles m'ont frappée car, chez nous, les interdits, sans être explicites, sont inscrits dans nos gènes. Obligation de suivre un chemin déterminé, à une époque déterminée, entre une chenille déterminée et une autre. Interdit de dévier !

La première chose, c'est mon nom : Onésime
La seconde ce sont les interdits.

La troisième, ce sont les petits chemins que j'ai empruntés pour braver les interdits, des sentiers au terrain inégal, accidenté, tourmenté, jonché de copeaux de pin - une attention des hommes qui par ailleurs ne m'aiment guère. J'ai paraît-il provoqué des brûlures à pas mal d'entre eux, et même rendu aveugle un adolescent du coin. Ce lit de miettes de pin, qui me rappelle mes origines, est doux à mon corps, odorant à mes narines et bon à grignoter, j'irais jusqu'à dire que la transgression lui confère un délicieux goût de fruit défendu…

J'ai suivi des chemins buissonniers, longé des précipices, fait des haltes « souvenir » le long de cèdres millénaires auxquels j'ai, là encore, subtilisé quelques grammes. J'ai grimpé des talus, découvert des pelouses – privées –, rencontré un chat noir, humé des giroflées, des glycines, des boutons d'or, des iris, des lilas.

Je me suis hissée sur un banc solitaire et pour la première fois ai, de loin, admiré tous les tons de la mer et du ciel. Je n'ai pas de mots pour les décrire, je sais seulement qu'ils ne sont pas rouges, noirs, marron et jaunes comme ceux de mon corps.

La première chose, c'est mon nom : Onésime
La deuxième chose, ce sont les sens interdits.
La troisième, ce sont les chemins buissonniers.

La quatrième ce sont les découvertes insolites.

Pour la première fois, j'ai vu des hommes de près. Habituellement, guidées en procession par une femelle, nous nous évitons, pire, nous nous haïssons. Quand je dis de près, c'est du ras du sol dont je parle. Je n'ai donc vu que leurs

chaussures. Marronnasses, banales, montantes, de randonnées ai-je cru comprendre. Seules 3 paires sortaient du lot. Je les ai remarquées car elles avaient du rouge et du jaune, les seules couleurs gaies de mon habit de jour. De temps à autre, par nostalgie, je m'en approchais, mais pas longtemps, de peur d'être impitoyablement écrasée.

J'ai quitté les hommes et les chemins balisés, emprunté la digue des moines**,** chaviré sous les rafales. Je me suis bouché les oreilles sous les hurlements du vent, me suis réfugiée sous des caravanes – en stationnant un instant devant les barrières automatiques du camping, dernier interdit du parcours.

Là, j'ai retrouvé l'odeur de mon enfance, celle qui ponctue mon chemin depuis le départ - ma madeleine de Proust en quelque sorte. Sur la petite terrasse en pin d'un mobile home, je me suis reposée, envoûtée par les trilles d'un oiseau en cage.
Dans le jardin, un homme peignait une toile, à grands coups de pinceau.
J'étais si bien que j'ai failli me laisser tenter par l'achat d'une propriété à vendre.
Pas longtemps.
Un chat m'a donné un coup de patte.

La première chose, c'est mon nom : Onésime
La deuxième, les sens interdits.
La troisième, les chemins buissonniers.
La quatrième, les découvertes insolites.

La cinquième chose, c'est le temps, celui du repos, de la réflexion.

Réfugiée sous une latte de pin, j'ai fait le point sur mon équipée. À cette dernière chose, ne m'en veuillez pas, j'ai ajouté un brin de philosophie.

Si, aujourd'hui, j'ai connu
Audace et prudence
Curiosité et inquiétude
Joie et nostalgie
Et mille autres émois
À mon grand regret
Je n'ai pas connu l'amour.

J'aurais tant voulu approcher les hommes
Oublier le poison et les semelles rageuses
Apprendre à connaître leurs singularités
Les aimer.
J'aurais tant voulu qu'ils admirent mes couleurs chatoyantes
Et ma démarche ondulante
J'aurais tant voulu qu'ils caressent mes longs cils transparents
Et prisent ma fidélité.
J'aurais tant voulu aimer et être aimée.

Peut-être alors aurions-nous pu lâcher nos peurs, nos défenses et nous regarder autrement qu'en ennemis…

J'ai voulu échapper à mon hérédité,
Goûter à la liberté,
M'enrichir de nouveauté,
M'émerveiller d'étrangeté.

En réalité,
Les yeux éblouis par la luminosité,
Les oreilles saturées de sonorités
Les sens épuisés
Par tant de nouveauté
Je retiens de mon échappée
Qu'en passant à côté de la félicité,
J'ai trouvé ma vérité.

La sixième et ultime chose, en effet, c'est l'acceptation.

Demain, je quitterai mon habit d'Onésime.
Je réendosserai celui de mon espèce.
En file chenille, je ferai le deuil de la liberté.
Dans notre univers, depuis des millénaires,
Égalité et fraternité nous tiennent lieu d'amour.

Véronique A.

C'est l'homme qui prend la mer

La première chose, c'est son nom : saint Jacut, saint persécuté venu d'une île lointaine, figure tutélaire d'un passé tourmenté qui nous hante encore.

La première chose c'est son nom. La deuxième c'est la mer : présence agitée, tantôt souffle froid mêlé de pluie et de sel, tantôt bourrasque impétueuse illuminée par le soleil en ce beau mois de mai.

La première chose c'est son nom. La deuxième c'est la mer. La troisième, c'est la végétation, forme terrestre de la mer avec laquelle elle rivalise : vigoureuse, envahissante, impitoyable, s'élançant par vagues à l'assaut des collines, s'insinuant dans les moindres recoins avec des écumes de fleurs, panaches colorés surgissant de la mêlée verte.

La quatrième chose, c'est la pierre : roche des promontoires résistant aux outrages de l'océan, îles et bancs de sable entourés d'eau tourbillonnante, granit des maisons de pêcheurs, le dos tourné vers la mer.

La première chose c'est son nom. La deuxième c'est la mer. La troisième, c'est la végétation. La quatrième c'est la pierre. La cinquième c'est l'homme. L'homme qui résiste et se souvient : monument aux morts posé sur la colline honorant fièrement 61 de ses enfants ; abbaye, un temps hôpital de guerre, maintes fois remaniée mais toujours fidèle à sa vocation de refuge et d'accueil ; maisons de pêcheurs devenues résidences secondaires aux noms gallo ou bretons. Ainsi va Saint-Jacut, changeant mais immuable comme un ciel de Bretagne.

Michel

Derrière la fenêtre

La première chose, c'est cette femme debout derrière sa fenêtre qui, l'air ébahi, regarde les passants nonchalants.

La seconde chose, ce sont ces gens qui traversent sa rue sans se soucier de son existence. Chacun navigue à son gré, selon son propre rythme, les yeux fixés au sol.

La première chose, c'est cette femme qui, debout derrière sa fenêtre, voudrait pouvoir leur crier : « Mais levez la tête, regardez autour de vous, regardez devant vous, regardez autour de vous, regardez derrière vous, levez les yeux !! Je suis là, j'existe…. Je voudrais tant vous dire… ».

La seconde chose, ce sont ces passants qui n'ont d'yeux que pour leur propre intérieur, leur égo… Ce sont ces mêmes gens qui ne vivent que de leur Moi Intérieur…

La troisième chose, c'est ce peintre assis sur ce banc, là, à l'angle du Chemin. Il tient un petit pinceau dans sa main droite et de maints petits coups de poignet agile, croque quelques esquisses de ces visages.

La première chose, c'est cette femme qui, debout derrière sa fenêtre, voudrait pouvoir l'ouvrir pour y laisser échapper sa solitude.

La seconde chose serait que la première puisse être entendue… Et la troisième c'est ce tableau où l'on peut voir une maison dont une fenêtre est largement ouverte, une femme à l'intérieur, accoudée à la rambarde qui discute avec des passants. Si l'on regarde de plus près la toile, on peut voir dans un angle un peintre et son chevalet et au loin un point sur la mer, un voilier qui rentre au port.

Pat de Lou

Le cinquième élément

La première chose : c'est le vent. Le vent fou. Le vent ahuri. Il s'infiltre dans chaque interstice, vient chercher dans chaque recoin. Il explore, s'immisce, incessamment, comme une envie folle de tout connaître, de tout savoir, de tout colporter, de tout dévoiler, de tout révéler sur la place publique.

La première chose : c'est le vent. La deuxième chose : c'est la côte. Avec la mer, ses plages, ses rochers, ses couleurs, ses nuages qui, devant nos yeux ébahis, nous offrent un spectacle permanent, complètement changeant, un dévoilement perpétuel, jamais identique : un instant, un nuage, la mer émeraude devient turquoise, un autre nuage nous révèle un bleu profond, le soleil dégagé illumine le paysage !

La première chose : c'est le vent. La deuxième chose : c'est la côte. La troisième chose : c'est la force. Cette force, cette puissance envers laquelle le corps fragile, impuissant, malhabile, offre une résistance inutile. Elément impalpable, invisible, contre lequel il ne peut rien, sinon un abandon total. Mais non ! Il résiste !

La première chose : c'est le vent. La deuxième chose : c'est la côte. La troisième chose : c'est la force. La quatrième chose : c'est le bruit. Le bruit qui vient de toute sa puissance, à quiconque lui résiste, faire chanter les matières, frotter, caresser les surfaces, dans un chant omniprésent, entêtant.

La première chose : c'est le vent. La deuxième chose : c'est la côte. La troisième chose : c'est la force. La quatrième chose : c'est le bruit. La cinquième chose : c'est la fatigue, qui vient après le relâchement, quand tout s'arrête. A l'abri d'une maison, plus de vent, plus de côte, plus de force, plus de résistance, plus de bruit, un sentiment de fatigue réclame une sieste réparatrice. Alors le vide et le silence se font ! Etat de paix, de calme !

Nathalie

SEULE DANS LE VENT FACE A LA MER

Elle est arrivée la dernière.
Elle est souvent la dernière.
Le groupe écoute déjà le guide. De lui elle ne voit qu'un crâne chauve, des épaules couvertes d'un pull gris et le début des bretelles orange de son sac à dos.
Elle est souvent la dernière.
Elle rate le début de l'histoire.
Le vent souffle, il parle et des bribes de phrases lui parviennent aux oreilles. … Saint-Jacut… celte… monastère… moyen-âge… corset ou corsaire ? …

Elle est souvent la dernière.
Elle devine les mots qui manquent ou les invente.
Le guide a ralenti il est plus près d'elle, il raconte qu'avant dans le quartier de la Banche il y avait beaucoup de De. Au vieux village où il habite, pas de nobles. Il loge dans une rangée de maisons de pêcheurs, loin de tout ça alors… au bourg au siècle dernier on appelait les gens du peuple les Sots Bretons parce qu'ils n'étaient pas fichus de parler bien le français, accrochés comme des berniques au gallo, leur vraie langue… à droite…

Elle est souvent la dernière.
Le vent a tourné, le guide s'est éloigné.
…13 hôtels… un restaurant fermé 10 mois à cause des inondations… le pont René Pleven… il faut se coucher si on est pris par les sables mouvants… le boulevard Rougeret est désagréable… on est sur une presqu'île, faut pas l'oublier…

Elle est souvent la dernière.
Le groupe s'est dispersé sans qu'elle s'en aperçoive.
Le guide est à ses pieds accroupi et relace ses tennis. Son pantalon dégage largement ses reins jusqu'à la naissance de ses fesses blanches, très blanches. Il se redresse, reprend sa phrase interrompue et part sur la gauche. …On dit rivière blanche parce que le sol est crayeux… la pissotte ? Un nom courant dans la région… on peut descendre sur la plage messieurs dames pour voir là-bas le petit toit qui abrite le grenier à sel…

Elle est souvent la dernière.
Elle aime être la dernière pour être seule dans le vent face à la mer.

Véronique C.
En Armorique

Quelques hics en Armorique

Non, nous ne sommes pas sur la côte pacifique, ni même sur la côte atlantique, nous sommes au cœur de la côte d'Emeraude dans l'ancienne Armorique sur une presqu'île microclimatique.

Ce matin après un petit déjeuner pantagruélique nous sommes partis à la découverte de cet endroit idyllique en compagnie de notre guide fort sympathique qui a commencé par un historique du lieu monastique où nous nous séjournons, l'abbaye de Saint-Jacut de la Mer.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers le bourg. Nous avons emprunté la grande rue bordée de maisons granitiques, de petites maisons typiques de pêcheurs transformées en résidences secondaires. Au fil de la promenade sont apparues ici ou là de grosses demeures construites au début du siècle lorsque les « bains de mer » étaient reconnus pour leur vertu thérapeutique avant de devenir une pratique de loisirs ; elles appartiennent à des familles aristocratiques, à des politiques et à des gens médiatiques.

Puis nous avons cheminé sur la côte ouest où une mer frénétique, presque diabolique nous a accueillis, Nous sommes vite partis à l'opposé vers la petite plage de la Manchette d'où nous avons pu apercevoir le vieux port tout près du centre aquatique. Notre guide en a profité pour nous offrir une pause anecdotique en nous contant l'histoire d'Onésime qui jusqu'à sa mort allait vendre sur sa charrette le poisson fraîchement pêché. Quel tempérament volcanique cette Onésime ! Pas toujours sympathique, souvent colérique, voire hystérique, qu'est-ce qu'elle pouvait envoyer comme piques aux autres femmes du village !

Nous avons repris notre marche sur un sentier aromatique aux odeurs de basilic et d'angélique, qui longe le camping équipé de barrières automatiques et entouré d'une clôture décorée de petits oiseaux en plastique. C'est un chemin beaucoup plus physique qui nous a conduits à la pointe du Chevet d'où nous avons bénéficié d'une vue panoramique sur la réserve ornithologique du cap Fréhel.

Pour rejoindre le village nous avons suivi un chemin interdit sauf aux riverains et services publics. Nous sommes passés devant l'unique hôtel. Dire qu'à l'époque où les Britanniques venaient, le village en comptait treize ⋯

Petit hic, notre petite pause gastronomique qui devait clore cette promenade magnifique s'est transformée en pause diététique, les crêperies étant fermées en cette période non touristique...

Pardonnez ce texte atypique mais cette atmosphère magique m'a rendue euphorique.

Anne-Marie

Bouteille à la mer

Adieu jeunesse,
Bonjour vieillesse !
Ma peau plisse
Mes cheveux blanchissent
Mes membres se raidissent
Mes veines bleuissent...
Dieu inconnu, apprends-moi à glisser
Sur le temps et à stopper ce *blitz*...

Véronique A.

Ma chère amie,

Je suis étonné de ton ignorance : « Dieu inconnu » ! Moi qui, le premier jour, ait créé la terre, les océans, puis les jours suivants, les rochers, les montagnes, les plantes, les arbres, les animaux marins et terrestres, les oiseaux, J'ai ensuite créé l'homme, puis summum de la création : la femme, avec toute sa féminité, sa beauté, sa sensualité. Je me suis reposé le septième jour et, le huitième, je me suis ennuyé, Alors j'ai revu toute la copie, J'ai introduit le BLITZ. »

Nathalie

Salut à toi
C'est ma dernière bouteille, j'ai siffflé toutes les autres et je ne vois toujours pas double sur cette île paumée.
Alors si tu reçois mon message, arrive rapido parce qu'ici seul sur ce rocher, je me fais chier comme quatre rats morts.
Je te bise Roro

Salut à toi aussi
Ci c'est du pinard je décline l'invitation car je ne suis pas porté sur le gros rouge. Je préfère le Houblon et le malt de la bière. Indique moi t'on Ile qui est invisible sur cette fortue carte touristique, et j'arrive avec ma chope pour partager une mousse avec toi. A deux on se fera moins chier.
Je te bise également
Vendredi.

Chère inconnue qui trouvera cette bouteille jetée à la mer par moi, je te propose une invitation dans l'inconnu, une rencontre éphémère entre deux personnes ne se connaissant ni d'Eve ni d'Adam.

Rencontre sans lendemain, seulement par ces quelques mots, qui n'ont aucun sens, écrits au crayon par moi, phrases sans queue ni tête, jetés sur cette page à l'origine blanche. Maculée maintenant sans intérêt.

Il ne peut avoir de réponse car pas de nom ni d'adresse de l'expéditeur qui est moi.

Je te quitte inconnue d'un moment de folie dans l'imaginaire de l'écriture sans but précis. Après lecture, tu peux la jeter à la corbeille ou bien à la mer.

Signé Moi l'inconnu.
(Jacques)

Réponse inattendue.

Merci pour ce plongeon dans l'inconnu, je te propose une promenade avec des dauphins dans les mers chaudes, nous dégusterons des oursins agrémentés de quelques algues et nous vivrons sur une ile loin du tumulte de la ville. Un weekend près de la mer à écouter le bruit du vent, en sautant par-dessus les gros crabes et les énormes coquillages. D'ailleurs notre cabane sera un grand coquillage avec un escalier en colimaçon et nous vivrons de vent d'ouest et d'air iodé.

?????????

Le Monde Merveilleux

Oh, je te choisis toi petite bouteille de couleur vert opaque pour être ma complice dans l'envoi de cette missive.

Si tu acceptes de la conduire à bon port, je te dirai tout bas ce que j'y ai écrit.

Je suis une petite étoile des mers prise au piège lors de fortes marées et me suis échouée sur une plage de galets.

La force des vagues déferlantes m'empêche de revenir vers mon propre chevet.

Etoile des Mers

A un destinataire inconnu,

Aujourd'hui 5 mai 2015 à 17h45, je rédige ce message pour le confier à la mer. Toi qui le lis en ce moment, je t'invite à me contacter car nous sommes désormais liés par le lien le plus fort qui soit : celui de la plus extraordinaire providence.

Michel

Coordonnées GPS : 48.59734, -2.190028
E-mail : tucaj@gmail.com

Cher Michel,

L'étrangeté de nos professions ne pouvait a priori jamais, jamais nous mettre en contact. Je connaissais ton existence par l'agent AV44X, mais depuis plus de vingt ans que je n'avais plus eu de rapport te concernant, je pensais que tu avais disparu de nos listes lors de la dernière transaction avec les Tchétchènes. En découvrant ce matin ta bouteille échouée sur la plage de Guantanamo, j'ai cru à une mauvaise blague de la part de nos amis pakistanais, mais en vérifiant ton GPS (48.59734, -2.190028), j'ai eu la confirmation de ta présence à Saint-Jacut. Lié, comme tu l'écris, par la providence, par prudence je ne te joindrai pas, mais nos amis ABR44 et CD32 te feront signe. Très heureux de te savoir toujours vivant.

Friedrich

Tautogrammes

Petite Pierrette porte le pot et passe le portail pour pister Pierre qui pétarade avec sa pétrolette. ***Marilou***	Toto ! Tiens-toi tranquille ! Tonton triture le tricot de tata pour tâter ses tétons. Toto ! Tais-toi ! Tire-toi ! Si tu t'entêtes, tonton et tata vont te taper et ton tutu sera tout tanné. ***Totote***	**L'ivresse.** Si sans le savoir tu sens que ça saoule, surtout ne soit pas sérieux et sirote sereinement mais sûrement. ***Martine***
Ta tata de Tanger tentera de te téléphoner tôt et te transmettra le tout dernier tube de tes tontons qui chantent à tue-tête. Si tes tontons te titillent sur ta tête de turc, tu te tairas ou tu répondras du tac au tac que ta teteu est la tienne, que tu es têtu, et que tant va la tête à l'eau qu'à la fin elle se tire. ***Martine***		Simon s'assoit sur son séant, saisit sa sardine et s'enfile son saucisson. Sa sœur Sophie sourit sans souci : ce soir c'est sa sortie sans Sylvie son sosie sordide. Sapristi s'écrie Saturnin, ce saligaud d'Sébastien sort sa sœur sans sa salopette et la soubrette Séraphine sort d'la sacristie cyanosée ! Sérieux s'abstenir. Ce serait sot d's'amuser sans ses z'amis. **Claudine**
Le néant nie et ne nécessite nullement ni notes ni Nietzche ! ***Marilou***	Petits pieds paresseux piétinant parterre de pissenlits. **Pat de ŁPou**	Viviane vient et va visiter le vestibule visiblement vide. Vite, vite, un voleur ventripotent vêtu d'un vêtement vert vagabonde sur la véranda et vlan ! vole la vitre et s'en vont les valeurs, vitupère Vincent, vaillamment venu voir avant de visionner la vidéo. ***Marilou***

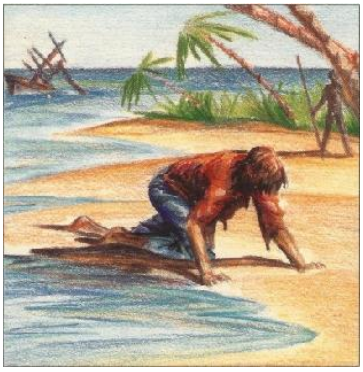
Imaginer une île

TERRE

Dans les tréfonds de la masse
Dans la mélasse de fer
Le bouillonnement a éclaté, rougeoyant, effrayant, intense, terrible
Dans l'insondable océan
Dans les flots déchaînés
La terre a surgi, brûlante, rocheuse, sableuse, festonnée
Dans la géographie du monde
Dans l'immensité bleue de la carte
L'île s'est posée là sous la colère de la nature

Véronique C.

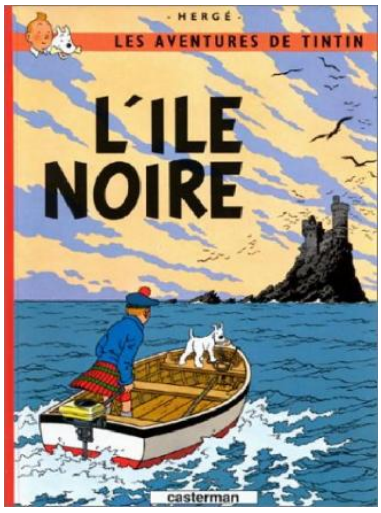
Une île !



Si je découvrais une île, serait-ce l'île de Robinson et de son Vendredi, l'île bien connue des Pirates des Caraïbes, île de la Tortue où bien une île aux trésors que l'on trouve dans toute bonne histoire de pirates, où après le pillage d'un galion espagnol, ils allaient cacher leur butin gagné par la sueur et le sang ? Une île, île de ma solitude, île déserte sans un seul être vivant, île nue ? Mais surement île flottante aux quatre vents…

Jacques

Rêver une île



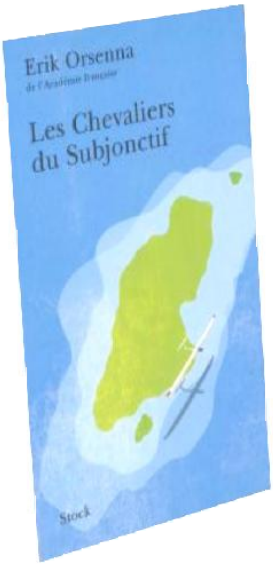
Rêver une île ? Mais l'île est déjà un rêve ! L'île, porteuse depuis l'enfance de toute notre soif d'aventures. Île Noire de Tintin avec son château aux tours crénelées, ses sombres souterrains, ses faux-monnayeurs machiavéliques manipulant un monde devenu fou… Île au Trésor, ouvrant des horizons ensoleillés aux courses rapides des voiliers de notre imagination. Et peu importe le trésor, idéal inaccessible et sans cesse renouvelé que l'on chérit. Île de Robinson, Île des Mers du Sud, qui nous fait aspirer à la vie simple des origines, éden sans Eve, île sans elle, enfer donc… Paradis terrestre idéalisé… Petite boîte de rêves où l'on se trouve enfermé et d'où il faudra bien sortir un jour.

Michel

L'archipel du savoir

ILLUSTRATIONS DE CAMILLE CHEVRILLON: LA FABRIQUE DES MOTS
WWW.ERIK-ORSENNA.COM

Librement inspiré de « la grammaire est une chanson douce » de Éric Orsenna.



Si Éric Orsenna pense que la grammaire et l'orthographe habitent une île perdue, seule, dans le Pacifique, c'est qu'il n'a pas visité les alentours.

Bien sûr pour cela, il faut savoir nager ou pagayer pour atteindre les autres îles...

La première à droite est une île mouvante et dont la carte change tout le temps. C'est la Géographie.

Puis un peu plus loin, c'est un archipel ou l'on trouve la petite Arithmétique, Algèbre, l'Arabe, et l'île Géométrie qui dit-on est très variable.

Puis vient l'île de Momo la morale, qui termine toujours ses discours par un alexandrin que tout le monde apprend par cœur mais ne retient jamais.

Encore plus loin, on trouve l'île History en anglais parce que les anglais excellent dans l'art de raconter des histoires plus historiques que les autres.

A côté, l'île du dessin dont le dessein le plus transparent est de nous faire comprendre tout ce que nous n'avons pas compris à travers les mots.

Tout au bout enfin, l'île de l'instit', le seul à avoir réussi à faire le tour de l'archipel, qui nous a fait tout visiter et le fera aussi pour nos petits- enfants.

Hommage aux institutrices et instituteurs de tous les temps !

Martine

Le Paradis

Enfant, je dessinais un oiseau
Je le trouvais beau
Il me faisait voyager
Au-delà des océans.

Je prenais le temps de m'imaginer
Que devant mon Chemin
Se tendraient des mains
Qui me feraient rêver.

Puis le jour vint
Où je pris mon propre envol
Qui me permit de naviguer au loin
Et de découvrir en survol
Des bouts de terre perdus
Au milieu de rien.

Mais en m'y approchant
Au milieu de ces océans
Je découvris un autre monde
Celui où la vie abonde.
Une flore luxuriante
Une faune diversifiée
Des vagues déferlantes
Sur des plages colorées.

Je devais y aller
J'y atterris
Sur un sable doré
L'envie m'avait pris
De m'y baigner les pieds.

De ce jour, je n'en suis plus jamais parti
Et décidai d'y rester.

Pat de Lou

Naissance d'une île

Mon île, c'est une toute petite île au milieu d'un étang de forêt.

Elle a 50 ans maintenant.

Au début, il y avait un taillis de ronces, d'épines noires, de fougères et de branches mortes.

Puis, des bulldozers sont venus. Ils ont éventré le taillis. Leurs pelles ont fouillé, écartelé, retourné, battu, écrasé la vaste étendue d'argile qui lui servait de couche.

Avec de gros rouleaux, ils ont nivelé le terrain jaune et gluant. Ils ont créé une chaussée et deux grèves, une au sud pour les humains, l'autre à l'est pour les animaux : cerfs, biches, chevreuils, sangliers, lièvres, lapins...

Puis, avec de gigantesques pelles, ils ont déversé quelques tonnes d'argile hérissée de pieux mutilés en un point de cette vaste étendue - pas au milieu, un peu décalé vers l'est.

Attentifs à ne pas faire de cette future île une motte, idiote, banale, ils ont festonné ses bords de minuscules criques, irrégulières.

Puis le temps a passé. L'eau, venant des rus de la forêt, a investi les lieux. Elle a entouré l'île aux pentes bosselées. Le vent, arasant sa cime, a semé des graines venant de tous les coins de l'horizon. Aujourd'hui cette île abrite toute une végétation horizontale d'où émergent un pin Laricio et quelques chênes verts. Elle est inhabitée.

On la gagne en barque ou à la nage, juste pour le plaisir car les ronces, se vengeant de leur lointain assassinat, ont réinvesti les berges.

Personne ne leur en tient rigueur, elles donnent d'excellentes mûres !

Quand au petit matin, fouettée par la brise, je me promène sur la chaussée de l'étang, je me laisse prendre par la magie du lieu.

Là-bas, vers l'ouest, la forêt a repris ses droits. Pins Laricio, hêtres, frênes, fougères, chênes, vivent en joyeuse compagnie et distillent leurs arômes exacerbés par la nuit.

La terre, baignée de rosée, laisse monter une âpre odeur d'humus.

Une carpe géante saute pour happer son petit déjeuner – les moustiques aujourd'hui sont matinaux –, on dirait presque un dauphin.

A l'époque des amours, les canes sauvages auxquelles on a construit de petites maisons sur l'eau couvent leurs œufs. Je vois rarement leurs petits, dévorés par des goupils indélicats.

Des étourneaux tournent dans le ciel. Ils ont quitté l'île, leur abri pour la nuit, et cherchent un champ où s'abattre.

Ma belle endormie, là-bas, au milieu de l'eau, me fait un clin d'œil. Elle a passé le demi-siècle. Dans la force de l'âge, elle s'apprête, sans états d'âme, à grimper vers le centenaire. Elle m'enterrera probablement. Pour la remercier, le jour venu, je lui ferai don de mes cendres…

Manon des forêts. Saint-Jacut-de-la-mer, mai 2015

Véronique A.

SYMPHONIE OCEANE

Aujourd'hui, randonnée à pied, autour de l'île. Le Palais, unique port de l'île, est désert à cette heure matinale. Le chemin côtier, trace son sillon, entre la lande, sauvage sur cette partie de terre, et la mer : l'O, ici se met sur son séant atlantique. La mer, après s'être retirée, reprend progressivement ses marques. Les vagues forment des rouleaux qui tantôt s'échouent avec volupté aux abords des plages, tantôt viennent se fracasser sur le phare et sur les nombreux récifs, qui jalonnent le littoral déchiqueté de l'île.

En fin d'après-midi, arrivée à l'étape du jour, je jouis du spectacle grandiose, orchestré et mis en scène par l'océan, éclairé par l'astre solaire, chapeauté par le ciel et ses assistants techniques : les nuages. Sur terre, la lande jusque-là immobile, s'agite : bruyère, genêts, chardons maritimes, ajoncs, dansent au rythme impulsé par le vent de la mer ; les vagues énormes, mènent une course effrénée, surgissent brutalement et viennent s'exploser sur le rocher, dans un vacarme assourdissant, déclenchant un jet d'eau gigantesque.

Le soir venu, je m'assieds au pied du phare, dans une attitude contemplative, que rien ne vient troubler. Je me dis qu'ici, la mer, jalouse des beautés naturelles et sauvages de la terre, a décidé de l'emprisonner et d'en faire une île, la plus grande des îles bretonnes, la plus belle de toute : Belle Ile en Mer. Je me dis également, que c'est avec toute sa force et son énergie, que la mer, possessive, s'emploie à la façonner à son image, éternellement admirable, impressionnante. Le soleil, acteur et spectateur permanent, rougit d'émotion. Dans le lointain, je devine la silhouette de la presqu'île de Quiberon.

Je prends mon carnet de voyage, mon crayon que je laisse libre de courir à sa guise, sur la page ensoleillée.

Le lendemain matin, au réveil, je trouve sur une plage de mon carnet, ce petit poème tombé du ciel, inspiré par une bonne étoile :

POEME EN VERS ET CONTRE TOUS

Je me barre chaque hiver
Pour retrouver la mer
Quitter les jours sombres et rouler vers la côte
Côte sauvage et de lumière tu'm'bottes
De toi, je ne peux me passer
Les mimosas me font kifer
Les hortensias jaloux bourgeonnent
Tandis que la marée bougonne
Faut-il que j't'aime pour quitter la maison ?
Toi seule a la réponse oh ! Quiberon.

Claudine

Une histoire sur une île

Ouf ! Ils sont partis

Depuis combien de jours et de nuits suis-je là sur cette île ? Est-ce que quelqu'un m'y a amenée ? Suis-je venue à la nage et fatiguée, je me suis endormie pour ne me réveiller que maintenant ? Est-ce que nous étions deux ou plusieurs et les autres sont-ils repartis ? Est-ce qu'ils m'ont laissée ou est-ce que j'ai voulu rester là ? Peu importe finalement, j'y suis, j'y reste.

A moi le grand espace : le parcourir, le découvrir, l'apprivoiser.

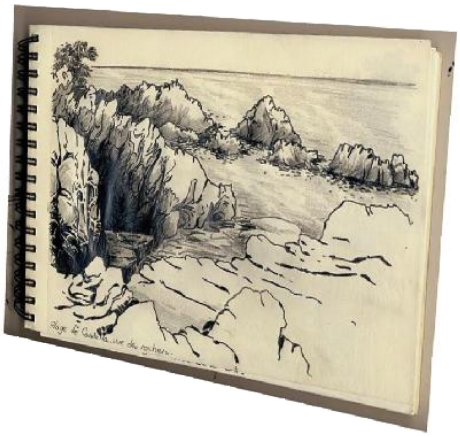
J'en ai fait un refuge, un nouveau chez moi.

J'ai trouvé comment me nourrir et cela occupe bien mes journées. Je pars plonger, les habitants des fonds marins sont mes nouveaux compagnons. Nous nous retrouvons, nous reconnaissons, nous respectons. Cet abri semblait m'attendre et mon matelas d'algues douces est le plus moelleux de la terre. Cet espace délimité me protège.

Mais, un matin, j'ai vu surgir cet homme-grenouille trop bien équipé, puis deux, puis trois... Je l'ai bien entendu appeler mon prénom "Pauline, Pauline... c'est nous... ton mari... tes amis...". Je me suis cachée, tapie. Je les entendais s'interroger :"Tu crois qu'elle a pu survivre à cette énorme vague qui l'a emportée ?". J'avais peur." Et même si elle avait échoué ici sur cette île, elle était trop habituée à son confort pour résister aux éléments...". Je ne voulais pas les revoir. Et eux de continuer à scruter pour finalement constater : "Tu sais, depuis plusieurs semaines que nous la cherchons, je crois qu'il va falloir te faire une raison et déclarer au moins sa disparition, mon vieux!". Je restais immobile. Encore quelques bruits de pas, de froissements d'algues soulevées jusqu'à ce que je les entende se glisser dans l'eau, remuer leurs palmes. Silence. Grand silence. J'attends. Je reprends mon souffle, ma respiration. Ouf ! Ils sont partis. Je resterai là. Je n'ai jamais été aussi vivante.

Brigitte

« Il » imaginaire



J'ai enfin trouvé mon île. J'y ai trouvé une seule personne qui me ressemble, isolée ici. Exilée pour une retraite loin du monde dit civilisé. Elle en profite pour prendre des notes sur sa vie passée, sur ses pensées, esseulée sur cette Ile. Que va-t-elle décider après ces jours d'isolement pourtant voulus par elle? Revenir dans ce monde qu'elle a quitté momentanément ?ou définitivement ? Solitaire, nul homme à qui parler, seulement à ce carnet où les mots eux ne sont pas seuls, car en se suivant, Ils forment des phrases, des rêves, des histoires… Soudain le matin ! Je me réveille… dans mon lit, j'étais en train de rêver. Je m'étais refugié dans mon Il imaginaire.

Jacques

J'ai fait le tour du monde

J'ai fait le tour du monde, connu bien des tempêtes, vécu bien des naufrages. Un homme aperçu sur une île déserte est toujours une énigme… Qui est-il ? D'où vient-il ? Comment est-il arrivé là ? Est-il accueillant ou hostile ? Quels droits a-t-il sur l'îlot qu'il occupe ? Comment vit-il ? A-t-il choisi sa solitude ? Souhaite-t-il communiquer ? Si la curiosité me presse, la crainte me retient de mettre une chaloupe à la mer et d'aller à sa rencontre.

L'homme sur son île déserte, je le connais. C'est toi, c'est moi, atome vagabond sur l'océan du temps, poussière balayée par les tempêtes de la vie. Oserais-je aborder sur les rivages où tu as échoué, fouler le sol de l'îlot où tu t'es réfugié et qui t'appartient à toi seul ?

Michel

Qui habite l'île ?

Esquive
Homme je suis.
Terrien de surcroît.
J'ai peur de l'eau.
Ne me demandez pas qui habite l'île, je ne sais pas.
Ne me demandez pas d'aller là-bas, je n'irai pas.
Parfois j'entends des mots : il, île, ilot, mais comme un idiot, je reste au bord des mots.

Véronique A.

IL…

Seule ou avec ils
Ile perdue ou connue
Je me retrouve sur la presqu'île
De Saint Jacut

Ile inachevée
Elle étire son long corps
Espérant trouver
Le trésor

Seule ou avec ils
Je ne suis pas perdue
Sur la presqu'île
De Saint Jacut

La terre tout au bout
A son détachement est hostile
Ses deux bras autour du cou
Lui évite le péril
De la solitude de l'île

Partie seule et nue
Je me retrouve avec ils
Sur la presqu'île
De Saint Jacut

FUT-IL ?

Qu'est-il venu faire sur cette île abandonnée ?

Le sait-il lui-même cet homo sapiens des temps modernes ?

Il dit lui-même qu'il ne manque de rien ; il a tout le confort, la télé, le téléphone, internet. Quel est son mobile ?

Une chose est sûre : il ne sait plus où il en est. A se retrouver, il est inhabile.

Il se souvient qu'hier au bout du fil, son ami Cyril lui proposait un deal : « ou tu fais face, ou je te pile ».

Claudine

L'attente

Comme tous les matins, Maria est descendue sur la plage et scrute l'horizon. Pas de bateau en vue. Elle attend encore que le soleil soit fermement installé, là-bas, au-dessus de l'eau pour être assurée de n'avoir pas été éblouie par les rayons illuminant la mer. Mais non. Ce matin encore, il n'y aura pas de bateau.

Maria est là depuis trois mois, arrivée dans une frêle barque de pêcheur, fuyant la folie des hommes qu'elle n'arrive pas à comprendre. La guerre a subitement fait se soulever les habitants de son pays les uns contre les autres et ils sont devenus tous fous. Maria ne comprend rien aux discours enflammés des autonomistes qui revendiquent … quoi, au juste ? De la terre à cultiver ? Du travail justement payé pour pouvoir nourrir leur famille ? La liberté de dire et de faire ? Il lui semble que ces causes sont justes alors pourquoi d'autres, ses frères ou ses voisins du village, pourquoi s'opposent-ils à cela, au nom d'un nationalisme et d'une patrie salvatrice qui serait en danger et qu'il faudrait défendre ?

Maria sait seulement qu'elle aime Divo, qu'ils se sont mariés rapidement quelques jours avant le début des hostilités. Divo dit qu'il faut arriver à vivre dans l'autonomie et Maria pense que c'est vrai. Divo est parti combattre. La guerre civile, voilà ce qui a fait fuir Maria lorsque les troupes autonomistes furent mises en échec par les nationalistes mieux armés et expérimentés.

Divo lui avait dit « Si les choses tournent mal, essaye de regagner l'ile Verte, là-bas dans l'archipel des pêcheurs. J'y sais une femme qui saura te protéger et je viendrai t'y chercher. Les nationaux n'iront pas, ils pensent que l'ile n'a pas d'intérêt stratégique, mais moi je sais comment y vivre ». Maria avait écouté Divo et, le malheur venu, elle avait erré 3 jours sur le port de la grande ville avant d'arriver à trouver un pêcheur qui accepte de l'embarquer pour l'ile Verte. Il avait pris l'argent proposé et même demandé plus. Maria avait cédé, l'argent ne lui servirait pas sur l'ile où elle n'aurait nulle possibilité d'y monnayer un bout de pain.

Maria avait prétexté vouloir rejoindre une cousine qui vivait seule sur l'ile. « La folle » avait demandé le pêcheur ? «Bon courage, elle nous jette des cailloux chaque fois que nous accostons sur la grève pour nous reposer lorsque nous partons en pêche ». La folle n'était pas sa cousine ; Divo disait qu'il la connaissait mais il sembla à Maria qu'il ne lui disait pas tout. Quelle histoire les liait ?

La femme vivait dans une baraque construite il y a longtemps. Avant, il y avait quelques familles sur l'ile ; aujourd'hui elles étaient toutes parties sur le continent à la recherche de jours moins durs. Car la vie sur l'ile Verte n'était pas facile : un peu de terre arable maintenue par des restanques de pierres bien alignées permettait de récolter quelques mesures de blé dur. Plus haut, des pieds de vignes offraient bien des raisins sucrés, insuffisants cependant pour permettre d'en tirer un vin à boire. Le secret de l'ile Verte,

c'était son puits d'eau douce. Ils étaient tous partis ceux qui connaissaient les mystères de la circulation de l'eau sur l'ile. Elle venait des montagnes du continent et le puits en apparence effondré était en réalité relié à un petit caniveau caché sous les épineux d'où l'on pouvait accéder à l'eau. Cela, la femme le savait. Elle qui vivait dans la baraque d'en haut depuis ce jour où Alan, le vieux cousin de Divo, l'y avait conduite. Elle était si jeune alors ! Elle aimait Alan, le bel Alan aux yeux de braise, qui disait des mots si doux et enjôleurs ; elle avait transgressé les règles que devaient respecter toutes les jeunes filles de son âge d'alors : obéir à son père en tout et accepter l'homme qu'il lui choisirait pour époux. Mais elle, rebelle, n'avait d'yeux que pour Alan, et, comble de l'insoumission, allait le rencontrer à l'entrée du village et on les avait vu ensemble. Le père avait menacé d'enfermer sa fille jusqu'à ce qu'elle épouse l'homme qu'il lui avait choisi. La fille avait rejoint Alan qui lui proposa de s'enfuir ; ils avaient pris la barque du vieux Joss qui ne pêchait plus depuis que ses doigts fatigués d'avoir tiré tant de filets ne voulaient plus répondre à ses besoins.

Ils avaient échoué sur l'ile, Alan avait repéré la cabane d'en haut pour abriter leurs amours interdites, mais vite, le besoin du large et de l'aventure l'avaient fait revenir vers la grève où un matin, il avait repris la barque pour ne plus revenir. Elle était restée sur l'ile, meurtrie, bafouée ne pouvant revenir chez son père où un châtiment terrible l'attendrait. Depuis lors elle avait organisé sa vie ici, sur l'ile. Quelques pêcheurs et Divo le premier, venaient de temps en temps sur l'ile et lui laissaient quelques objets ou de la nourriture pour améliorer son quotidien. Ils connaissaient son histoire et l'avaient prise en pitié. Peu de temps avant le début de la guerre, Divo lui avait parlé de Maria ; elle avait murmuré : « elle a de la chance de t'avoir, tu es un bon gars, toi ! ».

Maria ne savait pas tout cela avant d'arriver sur l'ile ; la femme l'avait accueillie certes avec rudesse mais au fond de ses yeux brillait une lueur de bienveillance et Maria s'était sentie en sécurité auprès d'elle.

Aujourd'hui, elle s'en retourne encore une fois vers la baraque, le dos courbé et la tête basse. Combien de temps tiendra-t-elle à attendre Divo ? Il faudrait qu'il arrive vite car bientôt elle aura d'autres soucis à affronter. Dans son ventre pousse un petit être, conçu certainement le soir de leur union. A ce souvenir, cette nuit, la seule qu'elle ait vraiment partagée pleinement avec Divo, Maria relève la tête et soupire. Il ne faut pas se laisser gagner par le désespoir, elle va devoir bientôt protéger leur enfant. Si seulement une barque pouvait arriver, qui porterait Divo ou des nouvelles ?

Demain matin, elle reviendra sur la plage et regardera au loin, longtemps pour voir si un bateau se profile à l'horizon.

Dans la peau d'un champion

Le sumo amoureux

Si je m'appelais Okoshi Uno, si je mangeais plus de 5000 calories par repas, si je m'entrainais 12 heures par jour, si je pesais 200 kg, si je portais un pagne qui dévoilait mes fesses musclées, et si j'étais capable de faire vaciller et tomber une autre brute telle que moi, m'aimerais-tu encore Bernadette ?

Paco (Martine)

Oh hisse !

Je m'appelle Cricri. Je suis un hanneton bouseux. Le sport est ma nature, pas une passion, pas un passe-temps, pas un accomplissement. Je ne lance pas le poids aux JO, je ne fais pas d'haltérophilie, je ne cours pas le marathon et pourtant je fais tout ça, tous les jours, naturellement.

Chaque matin, quand je sors de mon trou, je commence à tricoter des pattes pour les dérouiller puis, au soleil de préférence, je fais une longue séance de stretching avec chacun des muscles de mes quatre membres.

Oh hisse, devant ! Oh hisse, derrière ! La même chose sur les côtés, vers le ciel, loin, très loin, à la limite de la rupture.

Puis, je lisse la peau de mon ventre, la masse, en retire toute aspérité de façon à bien glisser sur le sol le moment venu. Enfin, en prévision de l'effort, je m'abreuve aux gouttes de rosée.

Quand je me sens bien fort, bien solide et bien stable j'attaque mon challenge.

Savez-vous, humains, comment hisser une boule dix fois plus grosse et lourde que vous en haut d'un monticule vingt fois plus élevé que vous ?

Je vous livre mon secret :

Tournez-lui le dos, poussez-la avec votre arrière-train, ainsi vous ne verrez pas la montagne que vous vous en faites à l'avance !

Véronique A.

Le Pèlerin sportif

Dès le lever du soleil, le randonneur friand de kilomètres de bitume se met en marche.

Son seul souci, arriver à bon port dans les temps, avant la tombée de la nuit.

Son seul but, dérouler de tout son long le ruban d'asphalte qui se déploie devant lui, indépendamment de ce qui se présentera à lui pendant son parcours.

Son obstination le rend aveugle et sourd.

Soudain, sur sa gauche, un chevreuil surgit d'un champ de maïs.

Ils se regardent mais le bipède se repositionne, son regard droit devant.

Le chevreuil se gratte la tête et retourne dégrainer son épi de maïs.

Pat de Lou

Maillot Jaune

Chaque année, autour du 14 juillet, au cœur de la chaleur estivale, alors que le travail s'arrête et que l'ennui gagne, je ne peux m'empêcher d'écouter la radio ou d'allumer la télévision pour suivre quelques étapes du Tour de France. Je m'imagine alors en forçat de la route, debout sur les pédales, me frayant un chemin vers les sommets au milieu d'une foule en délire, dévalant les pentes vertigineuses de monts encore enneigés, ruisselant de pluie et de sueur au travers de plaines interminables. Déjà la ligne d'arrivée est en vue sous les vivats de la foule et les hurlements des commentateurs. « Plus qu'une minute avant la fin de l'épreuve » annonce le directeur de course. D'un coup de pédale, je surgis de la mêlée pour le sprint final mais, inexplicablement, je tombe… Je n'ai pas trouvé mieux pour rester dans la course : ce sera ça ma « chute » !

Michel

THE KING

Les pieds dans les starting-blocks, un genou en terre, en alignement avec cinq autres concurrents, en totale concentration sur le compte à rebours 5-4-3-2 mon cœur bat à se rompre. Le coup de feu retentit. BOUM, j'explose, j'allonge mes foulées, plus rien n'existe autour de moi. Je l'aurai, je l'aurai cette putain de médaille. La ligne d'arrivée se rapproche. Je serre les poings, je sue, je crache, j'enrage, j'entends des cris à ma hauteur. Une silhouette me rejoint, j'arrache un dernier cri, franchis la ligne d'arrivée. L'exaltation est à son comble. I'AM THE KING OF THE WORLD!!!

Claudine

La rose des vents

Les vents m'ont dit*...

L'Ouest ! Pourquoi l'Ouest ? L'Ouest est devenu un aimant après ma rencontre avec un poète breton*. Ce poète je ne l'ai jamais vu de mes propres yeux mais pendant des années, chaque jeudi j'avais rendez-vous avec lui par le biais de sa chronique *les vents m'ont dit* * qu'il tenait dans l'hebdomadaire auquel étaient abonnés mes parents.

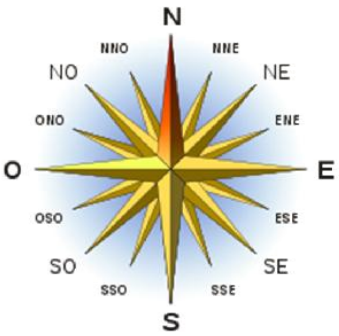
Ils m'en ont dit ces vents, ces vents de Bretagne. Souvent de leur voix douce ils me chuchotaient « viens, tu verras comme on y respire bien, dès l'aube nous remuons toute la lande et nulle crasse industrielle ne vient la souiller ». Dès le printemps ils me murmuraient « tu seras émerveillée par la beauté et l'odeur miellée des ajoncs et des genêts que nous semons au gré de notre humeur ». En été ils se faisaient plus insistants « mais dépêche-toi de nous rejoindre, bientôt il n'y aura plus de place pour toi ». L'automne arrivé ils me soufflaient de toutes leurs forces « viens vite tu verras comme on est bien à l'abri entre bocage et océan, derrière une façade de granit et sous un toit d'ardoise ».

Puis ces vents pleins du souffle de la mer, ces vents fracassants, ces vents craquants se mettaient à crier, à hurler. Et l'envie de les rejoindre se faisait de plus en plus forte.

Le poète nous a quittés, les années ont passé, je n'ai pas encore largué les amarres mais les écrits sont restés et les vents continuent de me parler.

Anne-Marie

** merci à Xavier Grall qui m'a donné tant de plaisir à le lire et le relire encore*



Points cardinaux

Le Nord, au Nord, plein Nord, face au Nord

Le mur de granit haut de deux mètres bouche l'horizon. Que cache-t-il ? Des sapins assurément puisque l'on voit leurs cimes d'aiguilles. Poussent-ils dans la lande qui descend vers la mer, protègent-ils une bâtisse arrogante, une bicoque déglinguée ?

Le Sud, au Sud, plein sud, face au Sud

La pelouse vallonnée du jardin amollit le regard. Pas de fracture discordante dans ce paysage ordonné et fleuri. Pas de gourmands agressifs dans les rosiers, pas d'herbes mauvaises entre les arums, les iris, les giroflées et les pâquerettes prudentes se sont groupées en ronds dans un coin pour échapper à l'intraitable tondeuse.

L'Est, à l'Est, plein Est, face à l'Est

Le soleil réveille ce territoire. Les troènes s'écartent et absorbent les premières chaleurs, dans l'herbe les indestructibles pissenlits redressent leurs feuilles dentelées et les écorces de pins qui tapissent le chemin retrouvent un semblant de brillance.

L'Ouest, à l'Ouest, plein Ouest, face à l'Ouest

C'est l'heure où les ombres projettent leurs silhouettes allongées. Le sapin laisse sur le sol des taches mouvantes, les chaises impriment leurs pieds rectilignes, le timide brin d'herbe n'a qu'une barre souple à offrir au fantôme de sa forme.

Véronique C.

La rose des vents

Je me trouve sur une presqu'ile battue par les vents. Elle pénètre dans la mer, seulement accrochée à la terre par le sud. Au Nord, la pointe du Chevet donne la direction de l'ile des Ebihens.

Depuis le banc de bois où je suis assis, j'aperçois la mer, bleu vert, calme en son milieu, un peu plus remuante sur les bords où les vagues viennent s'éclater vers les falaises ou vers la plage.

Il y a aussi par là le chant des oiseaux, coucou, rouge-gorge dans les tamarins, pins qui jalonnent cette côte sauvage taillée à coups de serpette par la mer et bien sûr le cri des mouettes.

La côte est parcourue par un chemin de randonnée, celui des douaniers. Assis sur mon banc, le soleil sur la nuque, à l'est de la ville de Saint-Jacut, je me retourne face à lui et l'abbaye qui nous accueille pour quelques jours d'écriture et de partage. Un parc entoure ces bâtisses sur ces quatre points cardinaux.

Soleil dans les yeux, je continue malgré tout à aligner tant bien que mal des mots sur cette page blanche, dans ce coin de verdure.

Au sud on reprend la direction des terres, pour sortir de ce calme, seulement troublé, si l'on peut dire, par le bruit des vagues et le chant des oiseaux dont je parlais plus haut.

Sur trois directions, Nord, Ouest et Est, quand la mer se retire, à marée basse on peut voir ou apercevoir le sable brun parsemé de coquillages, par-ci par-là quelques flaques d'eau, des rochers abandonnés par la mer.

Jacques

Autour de l'Abbaye

Au loin vers le Nord :

- les Iles Les Ebihens vert tendre surplombent la mer bleu émeraude dont les vagues combattent inlassablement la rive
- une rangée de grands pins vert foncé dont la cime est garnie de cocons blancs de chenilles processionnaires multicolores

Là-haut dans le ciel :

- une escadrille d'hélicoptères de gendarmerie fait sagement son exercice en carré bien ordonné

Au premier plan :

- une table de ping-pong couleur bleu glacé surveille l'endroit tel un garde suisse

La froide beauté du Nord me glace, étant native du Sud-Ouest.

Je regarde l'Abbaye de Saint-Jacut au Sud dont les bâtiments géométriques sont bordés de parterres :

- romarin aux fleurs bleu ciel
- grand iris bleu
- giroflée jaune, orangé, dominé par un eucalyptus bleu-vert immense sous lequel un gros chat blanc guette sa proie

Là à l'Ouest, un mur de pierres bordant le jeu d'enfant renvoi l'écho mélodieux de multiples chants d'oiseaux :

- Hirondelles, pinsons, roitelets, rouges-gorges, alouettes

En spectateurs, les iris rouges semblent sourire de ravissement

Le tamaris aux fleurs roses en éventail est de la fête

Lorsque mon regard se porte vers l'Est, le Roi Soleil étincèle inondant de lumière :

- Les genêts d'or
- Le court de tennis
- La pointe du clocher de l'Abbaye
- Les petites maisons blanches si accueillantes sur le rocher brillant de mille fleurs

A la croisée des chemins restera toujours présent en mon souvenir un envol de hannetons au crépuscule juste après le coucher de soleil sur le château d'Estaing.

Emma

La Rose des Vents du Petit Cormoran

Face à la mer, positionné
Au point mort du Cap Nord
Les ailes déployées
Je ferme les yeux
Et sous un ciel bleu
Je m'ouvre aux diverses sensations
Qui me rappellent le temps des passions.

A ma droite, l'Est
Je retire ma veste
Le soleil se lève
Qui de ses rayons étincelants
Transperce de son glaive
Mon corps encore chancelant.

J'ouvre les yeux
J'ausculte l'horizon
A ma gauche, quelques pieux
Ancrés dans le sable comme de petits donjons
Qui m'indiquent déjà la direction
Que je prendrai
Droit devant, je m'envolerai
Vers le soleil couchant.

Mais bien avant
Je prends le temps
De savourer chaque instant
Instants de bonheur
Où il n'y a plus d'heures.

Un papillon se pose sur une feuille
Près de moi
Et de ses ailes repliées, je vois
De petits grains de pollen qu'il recueille.

Le bruit des vagues me berce
De leurs bras argentés d'écume
Massent mes petits pieds d'une brume
Qui ressemble à des caresses.

Derrière moi, le Sud
Des oiseaux prudes qui gazouillent
Et qui ne recherchent aucune embrouille.

Arrive l'heure de l'appel
Leurs chants me rappellent
Qu'il est enfin temps
Pour le petit cormoran que je suis
D'ouvrir mes ailes séchées
Pour m'envoler vers celle qui m'attend.

Pat de Lou

Ma rose des vents

A l'ouest, c'est la mer, les îles, les terres inconnues, les Amériques. Et de téméraires caravelles.

A l'ouest il y a le vent. Il souffle les nuages vers l'intérieur et balaye méthodiquement la côte pour laisser le ciel plus bleu, l'air plus pur.

A l'ouest il y a le muret de l'abbaye. La mer est invisible, tapie au fond de la baie. Elle roule inlassablement des vagues paisibles et murmure doucement.

A l'ouest, il y a toujours du nouveau. Colomb a découvert le nouveau monde et celui-ci en remerciement nous a couverts d'inventions extraordinaires…

Mais la boussole frémit au moindre mouvement, le vent tourne, tout change, comme les couleurs de la mer.

Martine

Azimutée, ou seulement déboussolée ?

Consigne : noter par le menu ce que je vois, sens, ressens dans chacune des directions cardinales. 40 minutes. Retour à midi.

Quitter le groupe, passer devant les toilettes, emprunter l'escalier, déboucher sur un jardinet. Où suis-je ? À ma droite, face à l'est (à moins que ce soit face à l'ouest), la statue de saint Jacut, dos à la mer et visage tourné vers le cimetière. Chez les Égyptiens les morts étaient bien ensevelis à l'ouest, non ? Alors, le saint regarderait l'ouest ? Impossible à déterminer, j'ai perdu le nord.

L'ouvrier tond l'herbe déjà grasse en ce mois de mai. Son odeur emplit mes narines. Elle est verte, vert foncé comme ces chaises et cette table où je m'installe. Pas vu qu'il y avait de l'eau sur la chaise. Fesses mouillées. L'eau est froide comme au nord.

Bruit de la tondeuse. Cerveau vrillé. Hallucinations. L'ouvrier exécute son travail de façon bizarre. Sans logique. Il décrit des zigzags, des cercles, des carrés dans toutes les directions. Je le vois trembler, tressauter, buter, reculer, piler, sous les assauts et les caprices de sa machine infernale.

Soleil sur ma tête, pas de chapeau, aveuglée, yeux qui piquent, yeux qui pleurent. Je me tourne d'un quart de cercle.

En face de moi, des pierres, dorées je crois. Le mur de l'abbaye sans aucun doute. Quelle situation occupe-t-il sur la rose des vents ? Devinez ! (Indice : il est 11 H 30, j'ai la moitié droite du visage chauffée par le soleil.)

L'ouvrier s'approche, la terre tremble, l'Attila des gazons n'a aucune pitié pour les pâquerettes, les fourmis, les sauterelles et la multitude de brins d'herbe qui les abritent. Au secours, Jacut ! A l'aide, le saint ! Crient-ils en chœur. Mais, hiératique sur son piédestal démesurément haut, visage revêche avec coin des lèvres tombant, air peu engageant, le personnage ainsi interpellé fait la sourde oreille. Son pouvoir s'arrête aux attributs qu'il tient crispés près de son imposante barbe : sceptre surmonté d'une croix dans la main droite, Bible dans la gauche.

Au secours ! Crient toujours les futures guillotinées. Inexorable progression du monstre. Élixir d'herbes fraichement coupées. Chartreuse verte. Délirium tremens. Une gigantesque fourmi attaque la carrosserie de l'engin - une Bosch multi-couteaux. Qualité allemande. Combat inégal. La tondeuse vient vers moi, elle s'approche, je ne vois plus l'homme, je ne vois que les mandibules de la fourmi plantées dans la chair du monstre. Il ne s'agit plus d'un banal accessoire de jardinage, mais d'un tank. Il arrive, il est sur moi, il va m'écraser. Je recule. Je tombe. Mon postérieur heurte violemment le sol. Retour sur terre !

Silence. L'ouvrier s'éloigne. Il boîte un peu, peut-être un problème de hanche ? C'est fréquent chez les bretons. A-t-il été opéré ou va-t-il l'être ? S'il revient, je lui demanderai. Il part vers le gros tronc dénudé qui a des têtes dans tous les sens. Tout ici concourt à me faire perdre la mienne. Même l'église est étrange. Son clocher a quatre angles, comme pour indiquer les points cardinaux, mais son chevet, lui, est édifié à l'envers, à l'ouest au lieu de l'est - question de vents dominants m'a-t-on dit. Comment savoir où je suis ! Seules certitudes, le Zénith et le Nadir. Et encore…

Derrière moi, mais devant moi si je prends la chaise d'en face, un oranger du Mexique. Odeur sucrée. Entêtante. Où se trouve le Mexique par rapport à l'abbaye ? Plein sud, ou sud-ouest ? Ce petit avion de tourisme, au zénith, doit avoir un GPS. Lui demander. Mais comment ? Qui est à bord ? Un apprenti pilote ? Un contrôleur maritime ? Un ingénieur naval ? Un écologiste ? Un enfant malade ? Un riche touriste américain ? Un espion ? Ou, tout simplement, un pêcheur d'images ?

L'avion disparaît. J'aurais bien aimé savoir qui était à bord…

Devant moi, dans les buis, une brèche. Je m'y aventure. Ersatz de sentier, courbe, bordé de pots de géraniums. Odeur âpre. Tapie derrière le tournant : une porte, verte, abîmée par le temps, close… Je tourne la poignée. Surprise ! Elle cède. Une musique orientale me saute aux tympans. Vertige ! Bab El Oued à St-Jacut-de-la-mer ? Non, je dois me tromper. Biniou breton ? Vision fugitive d'une Aïcha, coiffe bigoudène juchée sur le crâne et ventre à l'air. Ondulations de la chenille et tressautements du jardinier. La vision s'efface. Pas d'Aïcha, juste une vieille machine à laver, un évier, une bicyclette. La pièce est sombre et froide – située au nord ? Exit l'exotisme.

Le jardinier est revenu. Je lui parle de sa hanche : il a bien été opéré, à 30 ans, mais pas d'une prothèse. Il cite le nom de son chirurgien, un certain Courtepied, à St-Malo. Je résiste à faire un mauvais jeu de mot…

La machine infernale, rassasiée de carburant, trépide, piaffe, s'énerve, hoquette et, lui, vissé au bout des poignées, vibre comme un terrassier avec son marteau-piqueur. J'ai pitié de lui. L'odeur de l'herbe coupée titille à nouveau mes narines. Je m'éloigne avant d'être la proie de nouvelles hallucinations.

J'ai perdu le nord, mais aussi l'est et le sud. Certains diraient, à raison, que je suis à l'ouest…

A mes pieds, miracle, des pâquerettes ! Elles ont échappé à l'invincible bataillon de couteaux inflexibles. J'en cueille une. Vite, avant qu'Attila ne l'extermine.

Je l'observe, petite, frêle, fragile, dans ce monde de brutes.

Illumination !

Jaune soleil, petit, rond, boursouflé, un peu cabossé, avec des pistils serrés les uns contre les autres comme pour se protéger des vents d'ouest, son cœur m'offre le Sud !

Midi. Impérativement conserver cette pâquerette.

Tout à l'heure, en livrant mon texte, elle sera l'unique témoin que je n'ai pas complètement perdu la tête !

Véronique A.

CAP AU SUD

Je l'avais connu au Bistrot du Sud. Les années passaient et ses idées sur la société voguaient au gré des courants. Gaulliste par admiration, vraiment communiste, un peu rocardien, timidement balladurien, franchement mitterrandien, violement anarchiste puis il disparut du Bistrot du Sud pendant des années. Quand je le revis à une réunion de la mairie pour débattre d'un projet de jardins partagés j'allai le sonder discrètement avant que le premier intervenant s'exprime. La girouette politique qu'il était pouvait être ici pour renseigner un parti dont il aurait pris parti.

– Alors Claude, maintenant le compost, les graines et les légumes sont tes nouvelles batailles ?

– Oui, pourquoi pas dit-il en me laissant en plan pour s'asseoir à côté d'Henriette Lakanao.

Après trois discours assez barbants sur les études économiques, les études sociologiques des nouvelles formes de rapprochements des sociétés urbaines il y eut une interruption pour déguster un buffet de salades composées par Henriette Lakanao. C'était la première femme Peul de Montreuil à cultiver un jardin de 40 mètres carré situé entre l'arrêt du bus 231, les entrepôts Lavale et un terrain en construction. Elle représentait l'exemple à suivre. Le mélange pommes de terre, radis noirs arrosé d'une sauce aux oignons blancs était succulent, Claude, un verre de rosé à la main s'est rapproché de moi.

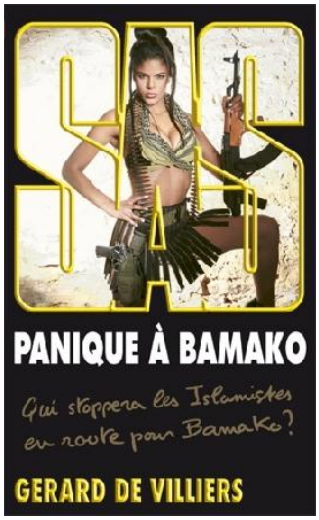
– Henriette est formidable tu ne trouves pas ? Deux trois légumes et elle en fait un plat de reine.

– Oh Claude, te voilà bien lyrique, séduit par les patates ou la cuisinière ? Tu la connais depuis longtemps Henriette ?

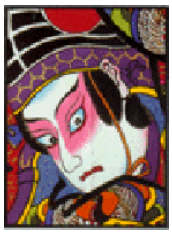
– Deux semaines, je l'ai rencontrée au salon des associations et j'en suis tombé fou amoureux.

– Et quand tu tombes amoureux tu épouses les idées de tes conquêtes ?

– Exactement, c'est ma vie. En 62, tu te souviens de Nicole celle qui militait avec Debré, et Yolande qui vendait l'Huma au métro St Maur, j'aurais pu l'épouser mais quand j'ai croisé Irène l'intello forcenée qui votait Rocard, je me suis laissé embarquer jusqu'à la rencontre avec Marie-Pierre, celle qui allait aux dîners du Club Voltaire en faux tailleur Chanel, mais j'ai pas tenu la distance et j'ai craqué pour la bella socialo Monica comme tu disais et j'ai cru que c'était pour la vie. Quand elle m'a quitté pour un bellâtre qui l'emmenait au Festival de Bayreuth, j'ai vu rouge et la rage m'a pris. J'ai bouffé du poing, du drapeau noir, du baston, de la révolte en compagnie d'Aline, une petite dure que j'ai largué juste avant qu'elle s'engage dans les brigades rouges. Heureusement si ça se trouve aujourd'hui je croupirais en tôle avec Carlos. Mais bon, j'ai fini par me ranger à cinquante ans. Marié, femme, enfants. Un beau moment, mais l'amour c'est de la politique, un jour on est plus d'accord, il y a scission, séparation et là j'ai trinqué. Envie de rien sauf boire et dormir. Il y a quinze jours, moins abruti que d'habitude, je suis allé chercher mon fils au lycée et j'ai vu Henriette Lakanao. Un mètre quatre-vingt-cinq, drapée dans une cotonnade bariolée, un turban sur la tête, un visage mature de femme rassurante, des yeux ourlés de khôl, un sourire de madone et une voix douce me disant « Alors c'est vous le papa d'Etienne, je le connais bien votre fils il fait du foot avec mes deux grands. » Voilà, je suis retourné au lycée sobre, totalement sobre pour Henriette qui m'a inscrite à son association. Depuis je cultive mon jardin intérieur en écoutant Henriette.



Véronique Clément



CHOSES QUI…

A la manière de Sei Shônagon

(présentée en annexe)

CHOSES QUI PARAISSENT PITOYABLES

Un vieux et une vieille, bronzés, en string à Copacabana

La mauvaise éducation du maître qui ne ramasse pas les crottes de son chien

L'achat obligatoire du petit café en remboursement de celui que j'ai offert

Joker ! Joker ! Joker !

Un homme lâche et pleutre

Un chat mouillé

Un perroquet déprimé

Exploiter de jeunes enfants chinois qui meurent dans les usines en travaillant 15 heures par jour

Je n'aime pas éprouver de la pitié, car cela m'afflige moi-même

Marcher à côté d'un aveugle dans le métro aux heures de pointe en le déroutant de son axe

L'incivilité de mes voisins

Les pirouettes de notre gouvernement

Les retards de mon RER

Un conflit durable avec ses enfants

Se battre pour des questions de succession, d'intérêt

Ne pas apprécier le bon vin

CHOSES DONT ON NEGLIGE LA FIN

Parler d'un sujet dont je suis peu convaincu ou dont je doute

Jouer une partition et faire de nombreuses fausses notes

Écrire une histoire et entendre la fin du temps imparti

Les pétales séchés de pissenlit lorsqu'ils s'envolent

Un dialogue passionnant alors qu'il faut partir pour un rendez-vous chez le dentiste

Pas le temps de cirer la deuxième chaussure

Un feuilleton à la télévision

Limer ses ongles

Épousseter les meubles

Fermer le bouchon du dentifrice après s'être lavé les dents
Le raccommodage ; pourvu que le trou soit bouché, peu importe le fignolage !
Le fond d'un bol de mauvais breuvage
La fin du monde
Les relations amoureuses. Seuls les débuts sont agréables.
L'entreprise. Sinon on n'entreprendrait rien
La vie. Mais c'est bien naturel et c'est bien mieux comme ça.

CHOSES QUI FONT BATTRE LE CŒUR

Avoir quelque chose d'important à demander et craindre d'essuyer un refus.

Nager un 800 mètres nage libre en faisant des virages et sans s'arrêter.

Intervenir devant un amphithéâtre bondé pour faire une allocution.

Musique du folklore.

Couleurs et parfums des fleurs.

Premier pas d'un enfant.

Un rendez-vous amoureux.

La chenille qui devient papillon.

La course à pied.

La panique.

Attendre son amoureux un soir de lune, quand on ne l'a pas revu depuis la veille au soir.

L'attente de revoir un ami que l'on n'avait pas vu depuis longtemps.

Une main qui se pose sur la mienne.

Douceur de la main qui caresse.

Les 5 secondes qui précèdent une prise de parole en public.

Un homme aux yeux verts.

L'ascension d'une montagne.

Les rencontres avec les êtres aimés.

La naissance d'un enfant.

CHOSES QUI ENCOMBRENT LA VIE

La peur de perdre.
Le manque de confiance.
Le poids des soucis.
Le passé.

Les souvenirs de 1999 à 2001.
Les vieux médicaments.
Les paperasses administratives.

Les autres parfois lorsqu'ils rentrent trop dans ma vie.
Mes collections de sous bocks.
Des petits riens.

Les gens qui ne savent pas se décider.
Les démarcheurs téléphoniques.
Trop d'objets.

Les contraintes dans le travail.
Une dépendance dans les actes ordinaires de la vie.
Un amant trop attentionné qui colle à mes basquets.

Laisser s'accumuler le courrier sur mon bureau.
La publicité dans ma boîte mail.
Les reproches sur mes talents culinaires.

Ne pas pouvoir être déjà à la retraite.
Continuer à me battre dans un monde professionnel qui a perdu tous ses repères.

CHOSES QUI FONT NAÎTRE UN DOUX SOUVENIR DU PASSE

Un tableau que l'on a toujours vu dans le salon.
Le Père Noël en carton rouge dans une vitrine remplie de coton blanc.

La mémoire.
Photos et cartes postales.
Les carnets de voyages.

Revoir un ami d'enfance.
Feuilleter un album de photos jaunies.
Manger un plat de légumes anciens de l'enfance.

Imiter le chant des poules.
Entendre les agneaux et les brebis bêler dans le troupeau pour s'appeler et se retrouver.

Sentir un parfum qui me rappelle celui de la crème de jour que ma mère utilisait lorsqu'elle m'embrassait quand j'étais enfant.

Papillon éphémère.
Cueillette du gui.
Champ de tournesol se tournant vers le soleil.

Un atelier d'écriture.
Caresser un chat.
L'odeur d'une rose.

L'odeur d'un jardin.
Le chant des oiseaux.

CHOSES QUI DONNENT CONFIANCE

Des paroles de réconfort de la part d'un frère.
Une parole positive.
Savoir trouver une oreille attentive.
L'encouragement quand le chemin de vie semble impossible.
Une main tendue, un sourire d'encouragement.

S'habiller en blanc et marcher vite.
Monter une mayonnaise en un clin d'œil.

Le sourire d'une amie, la voix d'un enfant, un rayon de soleil.

L'amitié et le respect.

Assurance.
Paroles réconfortantes prononcées par un ami.
Reconnaissance du travail bien fait.
Savoir prendre une décision.

Manger une omelette aux champignons et au basilic.
Courir 100 mètres en pleine nuit.
Réciter une poésie apprise dans sa jeunesse.

Le sourire de cet enfant que je croise en cet instant.
Lui donner la main.
Marcher ensemble.

CHOSES QUI PARAISSENT AGREABLES

Inviter des amis pour partager un repas
Flâner dans un bois, un jour de printemps ensoleillé
Avoir une journée libre devant soi, sans programme

Manger des aliments frais, savoureux et qui embaument le palais
Sentir le vent chaud souffler sur la peau, légèrement vêtu
Marcher pieds nus sur le sable, au bord de l'eau, les pieds s'enfonçant dans le sable

Les feux d'artifice tirés au 14 juillet
Les neiges éternelles en haute montagne
Eau tombant en cascades

Boire chaud quand il fait froid
Nager dans l'eau bleue et sentir le courant marin vous enlacer de ses bras
Partager sa peine avec quelqu'un

Se faire masser le cuir chevelu
Ecrire sur la première page d'un cahier neuf
Se sentir aimer

Marcher pieds nus au bord de la plage, eau à mi-mollets
Un bain parfumé
Passer sa main le long d'une branche de romarin et la sentir

S'allonger au soleil
Etre en vacances
Bien boire et bien manger

Eloges

Eloge du sable

« Oui, mais… »
Oh, Sable, que tu es doux ! Mais que tes grains, parfois, m'agacent la plante des pieds…
Oh, Sable, que tu es fin ! Mais quelle misère quand tu t'insinues dans d'intimes recoins…
Oh, Sable, que ton étendue est vaste ! Mais quelle galère pour fouler la grève avec des chaussures…
Oh, Sable, que tu es blanc ! Mais si gris quand la mer se retire…
Oh, Sable, que tu es propre ! Mais la marée va bientôt te joncher de détritus…
Oh, Sable que tu es chaud ! Ouille, ouille, ouille, tu me brûles les pieds !
Oh, Sable, que tu es froid ! Brr, brr, brr, tu aurais pu commander le soleil ce matin !
Oh, Sable !
Je t'aime, moi non plus !

Véronique A.

Eloge du même

Sable, pour faire ton éloge, les mots me manquent. Car tu es tout et son contraire. Sable blanc, sable noir, sable blond. Sable fin ou grossier. Sable sec ou mouillé. On te trouve au désert comme au fond de la mer. Sable chaud du légionnaire, sable utile des carrières. Tu es la multitude, tu mesures le temps. Sable mouvant, tu es le piège de l'imprudent. A toi, sur cette plage de Saint-Jacut, je veux construire en ton honneur un beau château qui monte jusqu'au ciel comme ceux qui ont enchanté les jeux de mon enfance.

Michel

Eloge des queues de cerise

Queue de cerise longue et fine de couleur verdâtre, accompagnée parfois d'une feuille.

Queue de cerise tenue entre le pouce et l'index pour introduire le fruit, qui est à l'une de ces extrémités, dans la bouche et s'en délecter.

Queue de cerise parfois attachée à sa jumelle, portée par les petites filles comme ornement, façon boucle d'oreille rouge.

Queue de cerise : attention à ne pas boire en infusion le soir, car très diurétique pour la nuit.

Jacques

Eloge d'un galet

Battu, ballotté par les vagues le petit galet très vaillant reste toujours souriant. En effet un artiste lui a dessiné des yeux, des moustaches, un petit nez de phoque et ainsi il va décorer les vitrines de marchand de souvenirs avant de trôner royalement dans une vitrine du touriste.

Qu'il est sympa ce galet et éternellement joli, aplati par l'érosion de l'eau de mer et transformé par le peintre !

Emma

Eloge du vin

Qu'il soit blanc, rouge, rosé
Le vin est une source de joie
Lorsqu'on le partage à l'occasion
Avec ceux que l'on aime.

Issu de la pression d'un fruit noble
On se délectera de son nectar avec dignité
On humera en silence tous les arômes qui s'en dégageront.

On fera honneur à ses géniteurs.

Pat de Lou

ELOGE DU MUSCADET

Nez puissant d'agrumes, belle robe claire, ambrée. Belle teneur en bouche révélatrice de tanins discrets, mais bien présents. Le Sauvignon apporte toute sa fraîcheur à ce joli Muscadet sur Lie, dégusté dans sa jeunesse, mais qui peut encore profiter quelques années en cave pendant quatre à cinq ans ; sauf que m'exprimer en public m'émeut et m'assèche le palais ; alors, je choisis l'option de mettre quelques bouteilles de ce divin breuvage au frais, pour le déguster ensemble, autour d'une bourriche d'huitres de St Jacut : A la tienne lecteur !

Claudine

Eloge d'une bouteille de cidre vide (prononcé à la fin d'un repas entre bonnes de maison)

Te voilà devant nous, belle bouteille de cidre brut :
De ton breuvage frais et délicieux,
Tu as ravi nos papilles durant ce repas copieux,
Tu as accompagné nos galettes bretonnes
Et largement étanché nos soifs de bonnes,
Tu as pétillé dans nos bols de mille perles dorées
Vite englouties par nos gosiers desséchés.
Maintenant tu es là, contenant sans contenu
Prête à partir pour un container de rue
Où un tri sélectif te dirigera
Vers l'usine qui te recyclera
Et permettra le renouveau
D'une autre bouteille qui s'emplira bientôt
De ce liquide des Dieux, le cidre nouveau.

Marilou

Haïkus

Martine

La pluie est tombée
L'iris a perdu la tête
Deuil dans le jardin.

Véronique C.

Arum insolant
pistil jaune redressé
trouble mon regard

Pat de Lou

Pic vert agrippé
A fait son trou dans le tronc
Coucou pas content.

Véronique A.

Bouquet d'iris jaunes,
À travers la fenêtre
Soleil dans les yeux

Claudine

Le Ceanothe bleu
Accompagne le chemin
Littoral marin

Véronique A.

Rhubarbe ventrue
Avant de finir compote
Profite de la vie

Véronique C.

Glycine mauve
aventureuse vigne
teinte le mur de granit

Anne-Marie

Plumes du matin
requinquées par l'air marin
s'envolent aux Ebihens

Jacques

Aux vents et marées
Sable chaud et détrempé
Soleil dans les yeux

Claudine

Muscadet sur Lie
Vidons nos verres et cul sec
Esprit Saint Jacut

Véronique A.

Huîtres commandées
À Saint-Jacut nous attendent
Vivement le vin

Véronique A.

Couchée sur le sol
Le nez dans les herbes folles
Une fourmi me pique

Véronique C.

Sous la véranda
chaleur enveloppante
dorlote mon corps

Martine

Embruns au visage
Ont mouillé nos chevelures
Et salé nos lèvres.

Pat de Lou

Ils étaient tous nus
Petits culs de Saint-Jacut
Je les ai tous vus.

Claudine

Mon âme ravie
Sept notes de musique
Deux Do sur le Sol

Jacques

Véronique A.

Pieds nus dans le sable
Vent, soleil et giboulées
Île des Ebihens

Véronique A.

Petits pas pressés
Sur la vitre délavée
Tic tac toc la pluie

Véronique C.

Mer mer part revient
Berce-moi dans mon sommeil
Jusqu'aux antipodes

Claudine

Perle dans l'huître
Trouvaille fabuleuse
Pêcheur radieux

Véronique A.

Murs de pierres grises
Toutes oreilles déployées
Écoutent les mots

Anne-Marie

Jacquets reposés
regards nourris de beauté
féconde la pensée

Véronique C.

Vagues violentes
fouettent mes jambes blanches
tonique douleur

On en parle dans la presse…

Saint-Jacut-de-la-Mer

Archipel des Ebihens. Une balade vivifiante

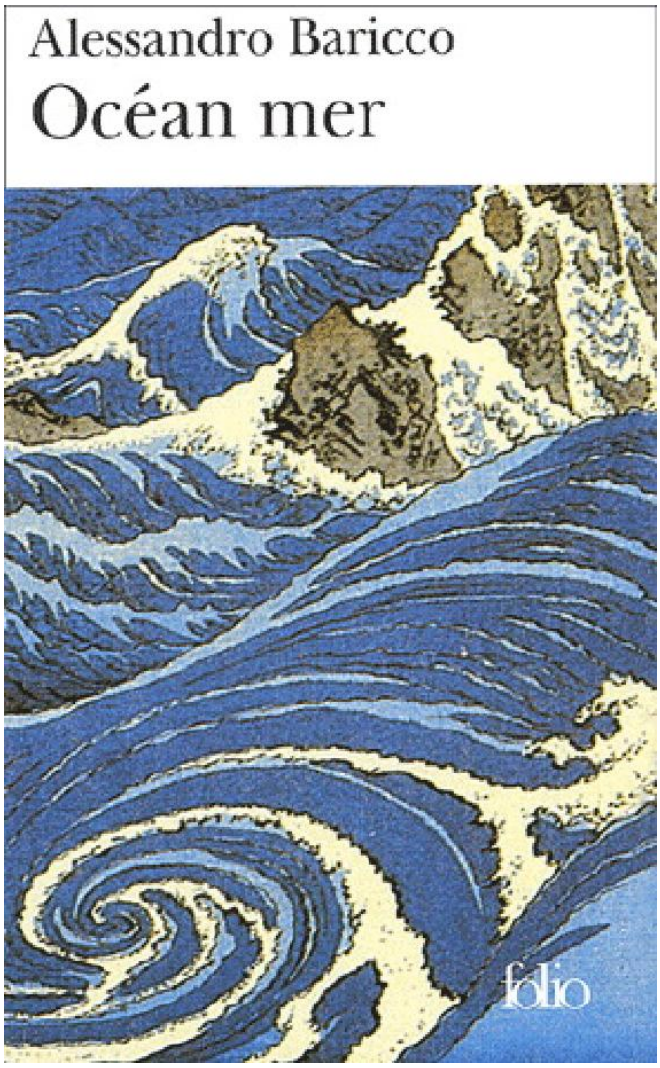
Mercredi après-midi, à marée basse (coefficient 86), le chemin était libre pour se rendre vers l'archipel des Ebihens. Une excursion vivifiante d'environ trois heures entre bancs de sable, amas rocheux et petits chemins. Organisée par l'office de tourisme, la balade invitait à découvrir les nombreuses facettes des petits îlots et de l'île principale. Parmi la trentaine de participants, des locaux habitués des lieux, mais également des touristes. Parmi eux, quatorze adhérents « Plumes du chemin » de l'association Compostelle 2000 de Paris, en séjour d'écriture et de marche à l'Abbaye, un groupe de Sancerre (département du Cher) et un couple de Dieppe (Seine-Maritime). Tous étaient ravis de ce panorama exceptionnel où il n'y a plus qu'à se laisser bercer par le sentiment d'être au bout du monde…

Le groupe, au départ de la balade vers l'archipel des Ebihens.

Le Telegramme 8 mai 2015

DERNIERES IMAGES DE SAINT-JACUT

ANNEXES



« Le bord de mer, c'est ni la terre, ni la mer, c'est un endroit qui n'existe pas »

Alessandro Baricco naît à Turin en 1958. Il étudie la philosophie et la musique. Il sera tour-à-tour rédacteur en chef dans une agence de publicité, journaliste, puis critique pour des magazines italiens. Il anime par la suite des émissions télévisées sur l'art lyrique et la littérature, et réussit à rendre la culture abordable auprès d'un public populaire. Il collabore également à la rédaction du journal La Repubblica.

Ses débuts en tant qu'auteur sont fulgurants. En 1991, il publie son premier roman, Châteaux de la colère, prix Médicis étranger en 1995. En 1994, il crée et dirige à Turin une école d'écriture, la Scuola Holden, qui étudie les techniques de la narration. La même année, Alessandro Baricco publie Novecento : Pianiste. Un monologue, d'abord représenté à Turin, puis rapidement dans toute l'Europe. Le texte de cette pièce de théâtre paraîtra en 1997. La même année sont publiés Soie et Océan Mer, qui seront accompagnés de succès. City et Sans sang paraissent successivement en 2000 et 2003.

Résumé

L'histoire se passe tout près de la mer, sur une plage et dans une pension, la pension Almayer. On ne sait pas grand-chose sur cette pension, sinon qu'elle est là, surplombant la mer et les vagues déchaînées. Elle est « posée sur la corniche ultime du monde » ; c'est un endroit étrange, où la temporalité est suspendue le temps du récit. Elle va héberger sept voyageurs, sept naufragés de la vie. Ils viennent dans cette pension avec l'espoir de guérir leurs maux par la mer. Cet endroit leur permet de « prendre congé d'eux-mêmes » et de renaître.

La structure du roman

Le livre est construit en trois grandes parties : « Livre premier : Pension Almayer », « Livre second : Le ventre de la mer », « Livre troisième : Les chants du retour ». Ces trois parties sont très importantes dans le récit car elles participent à sa structuration.

Dans la première partie, l'auteur plante le décor. Il présente les personnages un par un et montre ce qui les

relie les uns aux autres. Il explique également l'histoire de ces sept individus et la cause de leur arrivée à la pension. Tous ne sont pas venus par hasard.

Dans la seconde partie, nous assistons à un naufrage au large des côtes du Sénégal, celui de la frégate L'Alliance, bateau de la marine française.

La troisième partie du roman d'Alessandro Barricco, « Les chants du retour », constitue un épilogue sur chacun des personnages principaux. C'est le dénouement de chacune de leur histoire et nous voyons nettement toutes les pièces du puzzle s'assembler lentement. Tous ces personnages sont complémentaires et l'un apporte à l'autre ce qu'il était venu chercher en venant à la pension Almayer.

La mer est omniprésente dans le récit, c'est la trame et le fil conducteur de l'histoire. C'est également le point commun entre tous les personnages. Elle peut même être considérée comme un personnage à part entière, comme LE personnage principal du roman. Elle est un protagoniste complexe et elle est associée à différentes fonctions. Tous les personnages principaux recherchent la richesse de la mer et la comparent à un médicament qui pourrait soigner tous les maux. Elle est considérée comme l'ultime remède et le plus radical afin de les guérir définitivement. Ils utilisent également l'océan pour faire le point sur leur vie et en recommencer une nouvelle. La pension Almayer est un refuge entre l'espace réel et la mer, qui est ici presque considérée comme un espace virtuel.

« Il ne la vit donc pas, la pension Almayer, se détacher du sol et se désagréger, légère, partir en mille morceaux, qui étaient comme des voiles et qui montaient dans l'air, descendaient, remontaient, volaient, et avec eux emportaient tout, loin, et aussi cette terre, et cette mer, et les mots et les histoires, tout dieu sait où, personne ne sait, un jour peut-être quelqu'un sera tellement fatigué qu'il le découvrira. ».

C'est un endroit qui existe juste le temps du récit et qui disparaît ensuite, après avoir accompli sa mission. Le temps est banni de la pension et les personnages vivent au rythme de la mer. Toute leur vie, durant leur passage à la pension, tourne autour de la mer. Elle permet aussi d'oublier un passé lourd et ténébreux et de recommencer une nouvelle vie en se déchargeant du fardeau de celui-ci au pied de la mer. Enfin l'étendue salée est aussi très mystérieuse. Tous les personnages en venant séjourner dans la pension Almayer, espèrent consciemment ou inconsciemment décrypter les secrets de l'océan silencieux.

La mer ensorcelle, la mer tue, émeut, terrifie, fait rire aussi, parfois disparaît, par moments, se déguise en lac ou alors bâtit des tempêtes, dévore des bateaux, elle offre des richesses, elle ne donne pas de réponses, elle est sage, elle est douce, elle est puissante, elle est imprévisible. Mais surtout la mer appelle.

La mer, fait divaguer les vagues et les pensées et les voiliers et même ta tête elle aussi divague et les routes qui hier étaient là aujourd'hui n'y sont pas. C'est au point que je crois, moi, je crois que cette idée que vous avez eue, celle du déluge universel, fut disons géniale, et belle comme idée. Parce que si on veut trouver un châtiment je me demande s'il est possible d'inventer mieux que de laisser un pauvre diable là tout seul au milieu de l'océan. Pas même une plage. Rien. Ou un rocher. Ou une épave abandonnée. Pas même Pas un seul signe pour comprendre où aller pour aller y mourir. Alors, voyez-Vous mon Bon Seigneur, l'Océan c'est un genre de petit déluge universel.

Les îles de François Rabelais

Ruach, l'île des vents

Deux iours après arrivasmes en l'isle de Ruach, & vous iure par l'estoille Poussinière, que ie trouvay l'estat & la vie du peuple estrange plus que ie ne diz. Ilz ne vivent que de vent. Rien ne beuvent, rien ne mangent, si non vent. Ilz n'ont maisons que de gyrouettes. En leurs iardins ne sèment que les troys espèces de Anemone. La Rue & aultres herbes carminatives ilz en escurent soingneusement. Le peuple commun pour soy alimenter use de esventoirs de plumes, de papier, de toille, scelon leur faculté, & puissance. Les riches vivent de moulins à vent. Quand ilz font quelque festin ou banquet, on dresse les tables soubs un ou deux moulins à vent. Là repaissent aises comme à nopces. Et durant leur repas disputent de la bonté, excellence, salubrité, rarité des vens, comme vous Beuveurs par les banquetz philosofez en matière de vins. L'un loue le Siroch, l'aultre le Besch, l'aultre le Guarbin, l'aultre la Bize, l'aultre Zephyre, l'aultre Gualerne. Ainsi des aultres. L'aultre le vent de la chemise pour les muguetz & amoureux. Pour les malades ilz usent de vent couliz comme de couliz on nourrist les malades de nostre pays.
[…]
Ie y veiz un home de bonne apparence bien resemblant à la Ventrose, amerement courroussé contre un sien gros grand varlet, & un petit paige, & les battoit en Diable à grands coups de brodequin. Ignorant la cause du courroux pensois que feust par le conseil des medicins, comme chose salubre au maistre soy courrousser & battre: aux varletz, estre battuz. Mais ie ouyz qu'il reprochoit aux varletz luy avoir esté robbé à demy une oyre de vent Guarbin, laquelle il guardoit cherement comme viande rare pour l'arrière-saison. Ilz ne fiantent, ilz ne pissent, ilz ne crachent en ceste isle. En recompense ilz vesnent, ilz pèdent, ilz rottent copieusement. Ilz patissent toutes sortes & toutes espèces de maladies. Aussi toute maladie naist & procède de ventosité, comme deduyt Hippocrates lib. de Flatibus. Mais la plus epidemiale est la cholicque venteuse. Pour y remedier usent de ventoses amples, & y rendent fortes ventositez. Ilz meurent tous Hydropicques tympanites. Et meurent les homes en pedent, les femmes en vesnent. Ainsi leur sort l'ame par le cul.
Depuys nous pourmenans par l'isle rencontrasmes troys gros esventez les quelz alloient à l'esbat veoir les pluviers, qui la sont en abondance & vivent de mesmes diète. Ie advisay que ainsi comme vo' Beuveurs allans par pays portez flaccons, ferrières, & bouteilles, pareillement chascun à sa ceincture portoit un beau petit soufflet. Si par cas vent leurs failloit, aceques ces ioliz soufflets ilz en forgeoient de tout frays, par attraction & expulsion reciprocque, comme vous sçavez que vent en essentiale definition n'est aultre chose que air flottant & undoyant.
[…]

L'île des "gens qui ont des ans beaucoup"

Sus l'instant nous descendismez au port d'une isle laquelle on nommoit l'isle des Macraeons. Les bonnes gens du lieu no' repceurent honnorablement. Un vieil Macrobe (ainsi nommoient ilz leur maistre eschevin) vouloit mener Pantagruel en la maison commune de la ville pour soy refraischir à son aise, & prandre sa refection. Mais il ne voulut partir du mole que tous ses gens ne feussent en terre. Après les avoir recongneuz, commenda chascun estre mué de vestemens, & toutes les munitions des naufz estre en terre exposées, à ce que toutes les chormes feissent chère lie. Ce que

feut incontinent faict. Et Dieu sçayt comment il y fut beu & guallé. Tout le peuple du lieu apportoit vivres en abondance. Les Pantagruelistes leurs en donnoient d'adventaige. Vray est que leurs provisions estoient aulcunement endommaigées par la tempeste praecedente. Le repas finy Pantagruel pria un chascun soy mettre en office & debvoir pour reparer le briz. Ce que feirent, & de bon hayt. La reparation leurs estoit facile, par ce que tout le peuple de l'isle estoient charpentiers & tous artizans telz que voyez en l'Arsenac de Venise: & l'isle grande seulement estoit habitée en troys portz, & dix Paroeces, le reste estoit boys de haulte fustaye, & desert comme si feust la forest de Ardeine.
A nostre instance le vieil Macrobe monstra ce que estoit spectable & insigne en l'isle. Et par la forest umbrageuse & deserte descouvrit plusieurs vieulx temples ruinez, plusieurs obelisces, Pyramides, monumens & sepulchres antiques, avecques inscriptions & epitaphes divers. Les uns en letres Hieroglyphicques, les aultres en languaige Ionicque, les aultres en langue Arabicque, Agarène, Sclavonique, & aultres. Des quelz Epistemon feist extraict curieusement.
Ce pendent Panurge dist à frère Ian. Icy est l'isle des Macraeons, Macraeon en Grec signifie vieillart, home qui a des ans beaucoup.

[…] **Medamothi, le caméléon, la licorne et autres achats…**

En cestuy iour, & les deux subsequens ne leurs apparut terre ne chose aultre nouvelle. Car aultres foys avoient aré ceste routte. Au quatrième descouvrirent une isle nommée Medamothi, belle à l'oeil & plaisante à cause du grand nombre des phares & haultes tours marbrines, des quelles tout le circuit estoit orné, qui n'estoit moins grand que de Canada. Pantagruel s'enquerant qui en estoit dominateur entendit, que c'estoit le roy Philophanes, lors absent pour le mariage de son frère Philotheamon avecques l'Infante du royaulme de Engys. Adoncques descendit on havre, contemplant, ce pendent que les chormes des naufz faisoient aiguade, divers tableaulx, diverses tapisseries, divers animaulx, poissons, oizeaulx, & aultres marchandises exotiques & peregrines, qui estoient en l'allée du mole, & par les halles du port. Car c'estoit le tiers iour des grandes & solennes foires du lieu: es quelles annuellement convenoient tous les plus riches & fameux marchans d'Afrique & Asie. D'entre les quelles frère Ian achapta deux rares & precieux tableaulx: en l'un des quelz estoit au vif painct le visaige d'un appellant: en l'aultre estoit le portraict d'un varlet qui cherche maistre, en toutes qualitez requises, gestes, maintien, minois, alleures, physionomie, & affections: painct & inventé par maistre Charles Charmois painctre du roy Megiste: & les paya en monnoie de Cinge.
Pantagruel par Gymnaste feist […] achapter trois beaulx & ieunes Unicornes: un masle de poil alezan tostade, & deux femelles de poil gris pommelé. Ensemble un Tarande, que luy vendit un Scythien de la contrée des Gelones.
Tarande est un animal grand comme un ieune taureau, portant teste comme est d'un cerf, peu plus grande: avecques cornes insignes largement ramées: les piedz forchuz: le poil long comme d'un grand Ours: la peau peu moins dure, qu'un corps de cuirasse. Et disoit le Gelon peu en estre trouvé parmy la Scythie: par ce qu'il change de couleur selon la varieté des lieux es quelz il paist & demoure. Et represente la couleur des herbes, arbres, arbrisseaulx, fleurs, lieux, pastiz, rochiers, generalement de toutes choses qu'il approche. Cela luy est commun avecques le Poulpe marin, c'est le Polype: avecques les Thoes: avecques les Lycaons de Indie: avecques le Chameleon: qui est une espèce de Lizart tant admirable, que Democritus a faict un livre entier de sa figure, anatomie, vertus, & proprieté en Magie. Si est ce que ie l'ay veu couleur changer non à l'approche seulement des choses colorées, mais de soy mesmes, selon la paour & affections qu'il avoit. Comme sus un tapiz verd, ie l'ay veu certainement verdoyer: mais y restant quelque espace de temps devenir iaulne, bleu, tanné,

violet par succès: en la façon que voiez la creste des coqs d'Inde couleur scelon leurs passions changer. Ce que sus tout trouvasmes en cestuy Tarande admirable est, que non seulement sa face & peau, mais aussi tout son poil telle couleur prenoit, quelle estoit es choses voisines. Près de Panurge vestu de sa toge bure, le poil luy devenoit gris: près de Pantagruel vestu de sa mante d'escarlate, le poil & peau luy rougissoit: près du pilot vestu à la mode des Isiaces de Anubis en Aegypte, son poil apparut tout blanc. Les quelles deux dernières couleurs sont au Chameleon deniées. Quand hors toute paour & affections il estoit en son naturel, la couleur de son poil estoit telle que voiez es asnes de Meung.

L'île des "étranges alliances", les mots et le réel…

Zephyre nous continuoit en participation d'un peu du Garbin, & avions un iour passé sans terre descouvrir. *Au tiers iour à l'aube des mousches nous apparust une isle triangulaire bien fort ressemblante quant à la forme & assiette à Sicile. On la nommoit l'isle des alliances.* Les hommes & femmes ressemblent aux Poictevins rouges, exceptez que tous hommes, femmes, & petitz enfans ont le nez en figure d'un as de treuffles. Pour ceste cause le nom antique de l'isle estoit Ennasin. Et estoient tous parens & alliez ensemble, comme ilz se vantoient, & nous dist librement le Podestat du lieu.
Vous aultres gens de l'aulte monde tenez pour chose admirable, que d'une famille Romaine (c'estoient les Fabians) pour un iour (ce feut le trezième du moys de Febvrier) par une porte (ce feut la porte Carmentale, iadis située au pied du Capitole, entre le roc Tarpeian & le Tybre, depuys surnommée Scelerate) contre certains ennemis des Romains (c'estoient les Veientes Hetrusques) sortirent trois cens six hommes de guerre tous parens, avecques cinq mille aultres soubdars tous leurs vassaulx: qui tous feurent occis, ce feut près le fleuve Cremère, qui sort du lac de Baccane. De ceste terre pour un besoing sortiront plus de trois cens mille tous parens & d'une famille.
Leurs parentez & alliances estoient de façon bien estrange. Car estans ainsi tous parens & alliez l'un de l'aultre, nous trouvasmes que persone d'eulx n'estoit père ne mère, frère ne soeur, oncle ne tante, cousin ne nepveu, gendre ne bruz, parrain ne marraine de l'aultre. Sinon vrayment un grand vieillard enasé lequel, comme ie veidz, appella une petite fille aagée de trois ou quatre ans, mon père: la petite fillette le appelloit ma fille. La parenté & alliance entre eulx, estoit que l'un appelloit une femme, ma maigre: la femme le appelloit mon marsouin, Ceulx là (disoit frère Ian) doibvroient bien sentir leur marée, quand ensemble se sont frottez leur lard.
L'un appelloit une guorgiase bachelette en soubriant. Bon iour mon estrille. Elle le resalua disant. Bon estreine mon Fauveau.
Hay, hay, hay, s'escria Panurge, venez veoir une estrille, une fau, & un veau, N'est ce Estrille fauveau? Ce fauveau à la raye noire doibt bien souvent estre estrillé.
Un autre salua une siene mignonne disant. A dieu mon bureau. Elle luy respondit. Et vous aussi mon procès.
Par sainct Treignan (dist Gymnaste) ce procès doibt estre souvent sus ce bureau.
L'un appelloit une autre mon verd. Elle l'appelloit, son coquin.
Il y a, bien là, dist Eusthenes, du Verdcoquin.
Un aultre salua une sienne alliée disant. Bon di, ma coingnée. Elle respondit. Et à vous mon manche. Ventre beuf, s'escria Carpalim, comment ceste coingnée est emmanchée. Comment ce manche est encoingné. Mais seroit ce point la grande manche que demandent les courtisanes Romaines? Ou un cordelier à la grande manche.

L'île malplaisante : les Chiquanous

Continuant nostre routte au iour subsequens passasmes Procuration, qui est un pays tout chaffouré & barbouillé. Ie n'y congneu rien. Là veismes des Procultous & Chiquanous gens à tout le poil. Ilz ne no' invitèrent à boyre ne à manger. Seulement en longue multiplication de doctes reverences no' dirent, qu'ilz estoient tous à nostre commendement en payant. Un de nos truchemens racontoit à Pantagruel comment ce peuple guaignoient leur vie en façon bien estrange: & en plein Diamètre contraire aux Romicoles. A Rome gens infiniz guaignent leur vie à empoisonner, à battre, & à tuer. Les Chiquanous la guaignent à estre battuz. De mode que si par long temps demouroient sans estre battuz, ilz mourroient de male faim, eulx, leurs femmes & enfans.
C'est, disoit Panurge, comme ceulx qui par le rapport de Cl. Gal. ne peuvent le nerf caverneux vers le cercle aequateur dresser, s'ilz ne sont tresbien fouettez. Par sainct Thibault qui ainsi me fouetteroit me feroit bien au rebours desarsonner de par tous les diables.
La manière, dist le truchement, est telle. Quand un moine, prebstre, usurier, ou advocat veult mal à quelque gentilhome de son pays, il envoye vers luy un de ces Chiquanous. Chiquanous le citera, l'adiournera, le oultragera, le iniurira impudentement, suyvant son record & instruction: tant que le gentilhome, s'il n'est paralytique de sens, & plus stupide qu'une Rane Gyrine, sera constrainct luy donner bastonnades, & coups d'espée sus la teste, ou la belle iarretade, ou mieulx le iecter par les creneaulx & fenestres de son chasteau. Cela faict, voylà Chiquanous riche pour quatre moys. Comme si coups de baston feussent ses naïfves moissons. Car il aura du moine, de l'usurier, ou advocat salaire bien bon: & reparation du gentilhome aulcune fois si grande & excessive, que le gentilhome y perdra tout son avoir: avecques dangier de miserablement pourrir en prison: comme s'il eust frappé le Roy.

L'île inaccessible : le manoir du Ventre/Gaster

En icelluy iour Pantagruel descendit en une isle admirable, entre toutes aultres, tant à cause de l'assiette, que du gouvernement d'icelle. Elle de tous coustez pour le commencement estoit scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile, mal plaisante à l'oeil, tresdifficile aux pieds, & peu moins inaccessible que le mons du Daulphiné ainsi dict, pour ce qu'il est en forme d'un potiron, & de toute memoire persone surmonter ne l'a peu, fors Doyac conducteur de l'artillerie du Roy Charles huyctième: lequel avecques engins mirificques y monta, & au dessus trouva un vieil belier. C'estoit à diviner qui là transporté l'avoit. Aulcuns le dirent estant ieune Aignelet par quelque Aigle, ou duc Chaüant là ravy s'estre entre les buissons saulvé. Surmontans la difficulté de l'entrée à peine bien grande, & non sans suer, trouvasmes le dessus du mont tant plaisant, tant fertile, tant salubre, & delicieux, que ie pensoys estre le vray Iardin & Paradis terrestre: de la situation duquel tant disputent & labourent les bons Theologiens. Mais Pantagruel nous affermoit là estre le manoir de Arete (c'est Vertus) par Hesiode descript, sans toutesfoys preiudice de la plus saine opinion.

Quelques îles de Blaise Cendrars….

Blaise Cendrars, extraits de "Feuilles de route", 1924-1928. Au cœur du monde, Poésie Gallimard

Iles

Iles
Iles
Iles où l'on ne prendra jamais terre
Iles où l'on ne descendra jamais
Iles couvertes de végétations
Iles tapies comme des jaguars
Iles muettes
Iles immobiles
Iles inoubliables et sans nom
Je lance mes chaussures par-dessus bord car je voudrais bien aller jusqu'à vous

La plage de Garuja

Il est quatorze heures nous sommes enfin à quai
J'ai découvert un paquet d'hommes à l'ombre dans l'ombre ramassée d'une grue
Certificats médicaux passeports douane
Je débarque
Je ne suis pas assis dans l'auto qui m'emporte mais dans chaleur molle épaisse rembourrée comme une carrosserie
Mes amis qui m'attendent depuis sept heures du matin sur le quai ensoleillé ont encore tout juste la force de me serrer la main
Toute la ville retentit de jeunes klaxons qui se saluent
De jeunes klaxons qui nous raniment
De jeunes klaxons qui nous mènent déjeuner sur la plage de Garujà
Dans un restaurant rempli d'appareils à sous à tirs électriques oiseaux mécaniques appareils automatiques qui vous font les lignes de la main gramophone qui vous disent la bonne aventure et où l'on mange de la bonne vieille cuisine brésilienne savoureuse épicée nègre indienne

Paysage

La terre est rouge
Le ciel est bleu
La végétation est d'un vert foncé
Ce paysage est cruel dur triste malgré la variété infinie des formes végétatives
Malgré la grâce penchée des palmiers et les bouquets éclatants des grands arbres en fleurs fleurs de carême

À babord

Le port
Pas un bruit de machine pas un sifflet pas une sirène
Rien ne bouge on ne voit pas un homme
Aucune fumée monte aucun panache de vapeur
Insolation de tout un port
Il n'y a que le soleil cruel et la chaleur qui tombe du ciel et qui monte de l'eau la chaleur éblouissante
Rien ne bouge
Pourtant il y a là une ville une activité une industrie
Vingt-cinq cargos appartenant à dix nations sont à quai et chargent du café
Deux cents grues travaillent silencieusement
Nous attendons des heures
Personne ne vient
Aucune barque ne se détache de la rive
Notre paquebot a l'air de se fondre minute par minute et de couler lentement dans la chaleur épaisse de se gondoler et de couler à pic

Je l'avais bien dit

Je l'avais dit
Quand on achète des singes
Il faut prendre ceux qui sont bien vivants et qui vous font presque peur
Et ne jamais choisir un singe doux endormi et qui se blottit dans vos bras
Car ce sont des singes drogué qui le lendemain sont féroces
C'est ce qui vient d'arriver à une jeune fille qui a été mordue au nez

Rio de Janeiro

Une lumière éclatant inonde l'atmosphère
Une lumière si colorée et si fluide que les objets qu'elle touche
Les rochers roses
Le phare blanc qui les surmonte
Les signaux du sémaphore me semblent liquéfiés
Et voici maintenant que je sais le nom des montagnes qui entourent cette baie merveilleuse
Le Géant couché
La Gavéa
Le bico de Papagaio
Le Corcovado
Le pain de Sucre que les compagnons de Jean de Lévy appelaient le Pot de Beurre
Et les aiguilles étranges de la chaîne des Orgues

Bonjour Vous

Christophe Colomb

Ce que je perds de vue aujourd'hui en me dirigeant vers l'est c'est ce que Christophe Colomb découvrait en se dirigeant vers l'ouest
C'est dans ces parages qu'il a vu un premier oiseau blanc et noir qui l'a fait tomber à genoux et rendre grâces à Dieu
Avec tant d'émotion
Et improviser cette prière baudelairienne qui se trouve dans son journal de bord
Et où il demande pardon d'avoir menti tous les jours à ses compagnons en leur indiquant un faux point

Pour qu'ils ne puissent retrouver sa route

Sei Shônagon

Notes de chevet

Sei Shônagon (XIe siècle)

Ecrits au début de l'an 1000 par une dame d'honneur de la cour impériale du Japon, les 162 rouleaux des *Notes de chevet* de Sei Shônagon sont un classique de la littérature universelle. Ils n'ont cessé d'engendrer, dans toutes les autres cultures, des inventaires et accumulations qui sont comme le visage d'une époque.

Choses qui font battre le cœur
Des moineaux qui nourrissent leurs petits.
Passer devant un endroit où l'on fait jouer de petits enfants.
Se coucher seule dans une chambre délicieusement parfumée.
S'apercevoir que son miroir de Chine est un peu terni.
Se laver les cheveux, faire sa toilette, et mettre des habits tout embaumés de parfum. Même quand personne ne vous voit, on se sent heureuse du fond du cœur.
Une nuit où l'on attend quelqu'un. Tout à coup, on est surpris par le bruit de l'averse que le vent jette contre la maison.

Choses qui font naître un doux souvenir du passé
Les roses trémières desséchées.
Les objets qui servirent à la fête des poupées.
Un jour de pluie, où l'on s'ennuie, on retrouve les lettres d'un homme jadis aimé.
Une nuit où la lune est claire.

Choses qui remplissent d'angoisse
Regarder les courses de chevaux.
Tordre un cordon de papier, pour attacher ses cheveux.
Avoir des parents ou des amis malades, et les trouver changés. À plus forte raison, quand règne une épidémie, on en a une telle inquiétude qu'on ne pense à rien d'autre.
Ou bien un petit enfant qui ne parle pas encore se met à pleurer, ne boit pas son lait, et crie très longtemps, sans s'arrêter, même quand la nourrice le prend dans ses bras.
Quand une personne que l'on déteste s'approche de vous, on ressent, de même, un trouble indicible.

Choses qui ne servent plus à rien, mais qui rappellent le passé
Une natte à fleurs, vieille, et dont les bords usés sont en lambeaux.
Un paravent dont le papier, orné d'une peinture chinoise, est abîmé.
Un pin desséché, auquel s'accroche la glycine.
Une jupe d'apparat blanche, dont les dessins imprimés, bleu foncé, ont changé de couleur.
Un peintre dont la vue s'obscurcit.
Dans le jardin d'une jolie maison, un incendie a brûlé les arbres. L'étang avait d'abord gardé son aspect primitif ; mais il a été envahi par les lentilles d'eau, les herbes aquatiques.

Extraits de : Sei Shônagon, *Notes de chevet*,
traduit du japonais par André Beaujard,

Au printemps, c'est l'aurore...

Au printemps, c'est l'aurore que je préfère. La cime des monts devient peu à peu distincte et s'éclaire faiblement. Des nuages violacés s'allongent en mince traînées. En été, c'est la nuit. J'admire, naturellement, le clair de lune ; mais j'aime aussi l'obscurité où volent en se croisant les lucioles. Même s'il pleut, la nuit d'été me charme. En automne, c'est le soir. Le soleil couchant darde ses brillants rayons et s'approche de la crête des montagnes. Alors les corbeaux s'en vont dormir, et en les voyant passer, par trois, par quatre, par deux, on se sent délicieusement triste. Et quand les longues files d'oies sauvages paraissent toutes petites ! c'est encore plus joli. Puis, après que le soleil a disparu, le bruit du vent et la musique des insectes ont une mélancolie qui me ravit. En hiver, j'aime le matin, de très bonne heure. Il n'est pas besoin de dire le charme de la neige ; mais je goûte également l'extrême pureté de la gelée blanche ou, tout simplement un très grand froid ; bien vite, on allume le feu, on apporte le charbon de bois incandescent ; voilà qui convient à la saison. Cependant, à l'approche de midi, le froid se relâche, il est déplaisant que le feu des brasiers carrés ou ronds se couvre de cendres blanches.

Gens qui ont un air de suffisance

Celui qui éternue le premier, le matin du jour de l'an.

La mine de l'homme qui a fait parvenir au poste envié l'enfant qu'il chérit, alors que de nombreux chambellans étaient en concurrence.

Celui qui obtient le meilleur poste de l'année, quand sont nommés les gouverneurs de province, montre un visage triomphant, encore qu'il réponde: "Quoi donc! C'est pour moi une étrange disgrâce!" aux gens qui le félicitent et lui disent : "Vous avez été d'une habilité remarquable, et vous voilà un personnage."

Et aussi celui qu'un seigneur a choisi pour gendre, parmi de nombreux rivaux, doit se dire : "Moi..."

L'exorciste qui a chassé un démon opiniâtre.

Au jeu de la rime cachée, celui qui, tout de suite, devine quel est le caractère et le fait découvrir.

Lors du concours de tir au petit arc, dans l'un des camps un homme tousse, il est distrait, il s'agite ; mais il domine son impatience, et sa flèche part en ronflant bruyamment. S'il atteint le but, quel air de triomphe !

Au jeu de go, un joueur cupide ne prend pas garde que la position des pierres, dans un endroit du goban, lui assure déjà l'avantage, et il va brouiller le jeu ailleurs. Cependant, c'est de l'autre côté, quand il ne reste plus qu'une liberté, qu'il prend à son adversaire bon nombre de pierres et les ramasse. N'est-ce pas splendide ? Il sourit d'un air fanfaron, il est plus fier de son gain que d'une victoire ordinaire.

...

[On souhaitait longue vie à celui qui éternuait. Par ailleurs, l'éternuement passait pour un signe de mensonge. C'était aussi un funeste présage.

LE HAÎKU

Définition : Le **haïku** (俳句), terme créé par le poète et théoricien Shiki Masaoka (1867-1902), est une forme poétique très codifiée d'origine japonaise, à forte composante symbolique, et dont la paternité, dans son esprit actuel, est attribuée au poète **Bashō** Matsuo (1644-1694). Il s'agit d'un petit poème extrêmement bref visant à dire l'évanescence des choses. Le haïku doit donner une notion de saison (le *kigo*) et doit comporter une césure (le *kireji*). Si le haïku n'indique ni saison, ni moment particulier, on l'appellera un *moki*.

Au **17e siècle**, **Bashô** (Matsuo Munefusa, 1643-1694) fractionna la forme ancienne, il était cependant assorti de contraintes telles que l'allusion à **la saison** (*kigo*) ou **la césure** (*kireji*) fréquemment soulignée par un tiret.

Nuit d'été –

Le bruit de mes socques

Fait vibrer le silence

Matsuo Bashô

Le haïku, poème minimaliste, est par excellence la capture de l'instant présent dans ce qu'il a de singulier et d'éphémère. Il est peinture de « l'ici et maintenant », de l'ordinaire saisi avec une extrême simplicité afin de restituer toute la poésie de l'émotion offerte aux sens.

Les haïkus ne sont connus en Occident que depuis le tout début du XXe siècle. Le haïku est un petit poème composé de trois vers respectivement de 5, 7 et 5 syllabes. Il comporte toujours une référence à la nature. Il exprime une sensation ténue, une impression ineffable, il rend compte d'une sorte d'illumination, d'étonnement éprouvé par le poète devant des choses communes, banales: le bruit de la pluie, le reflet de la lune dans l'étang, un objet, un animal, un marcheur solitaire, etc.
Il est important de noter que le but du haïku est de nommer les choses *directement*, d'où l'absence caractéristique de la métaphore, qui est un moyen détourné de dire la réalité. Les choses dans le haïku ne sont pas là comme symboles, ne renvoient pas à une signification située au- delà du sens littéral, elles sont nommées pour elles- mêmes. Le haïku doit se lire à la lettre.

La saisie de cet instant privilégié requiert un effacement de l'énonciateur et du langage (emploi de mots simples et concrets) et une grande concision. Pour permettre au haïku de suggérer beaucoup en peu de mots, on a créé une espèce de code: d'abord, chaque poème s'associe à une saison, qui peut être indiquée directement ou sous-entendue par un mot; ensuite, des interjections ou des exclamations particulières sont employées pour suggérer le sentiment, l'état d'âme du poète (*ya*, qui correspond en français à *oh!* ou *ah!*, *kana* qui est l'équivalent de *que, quel, comme*, etc. et *keri*); puis, on utilise des procédés comme l'allitération et l'onomatopée pour donner au poème une grande musicalité (à noter: il n'y a pas de rime, elle est remplacée par des répétitions de mots ou de sons).
La structure du haïku est généralement celle-ci: les deux premiers vers présentent un fait ou évoquent un lieu, un moment, puis au dernier vers il y a une chute, un élément inattendu qui étonne. L'effet de surprise est important: c'est lui qui donne au haïku son caractère insolite, fantaisiste et parfois humoristique.

Il doit pouvoir se lire en une seule respiration et de préférence à voix haute. Il incite à la réflexion. Il est préférable de le lire deux fois afin d'en saisir complètement le sens et la subtilité

À titre d'exemple, voici deux célèbres haïkus japonais, de Bashô :

La vieille mare,

une grenouille saute,

le bruit de l'eau

Sur une branche morte
Repose un corbeau:
Soir d'automne!

Dès sa création au XVIe siècle, le haïku a jouit d'une faveur sans égale au Japon (malgré quelques moments d'éclipse). La pratique du haïku implique, malgré les apparences, une grande convivialité: en effet, jusqu'à la fin du XIXe siècle, on organisait des réunions où les professionnels du genre décernaient des prix à ceux (disciples ou autres) qui avaient écrit les meilleurs haïkus; et au XXe siècle, les haïkistes se réunissaient pour lire et discuter de leurs oeuvres. Ainsi le haïku a toujours favorisé les échanges et les interactions.

Exemple de compositions plus actuelles : Un léger redoux –

le marchand de surgelés

se frotte les mains.

Et en voici, trouvés dans divers sites de haîkistes :

sortant de la brume
des rangs de poireaux
en ordre dispersé

runnings neuves -
j'évite soigneusement
flaques et crottins

Mercredi des Cendres -
la touffe de jonquilles
s'apprête à fleurir

jardin en bordure
de la voie ferrée -
les forsythias en fleur

radio-réveil -
ma main sur sa cuisse
une minute encore

n'être que le souffle
flairer de loin
l'odeur des chevaux

Footing dans le froid
"Ciaaaaooo !" me dit-elle
Bouffée de chaleur